

LA PSYCHOLOGIE OUVRIÈRE

ET

LE SENS CHRÉTIEN DU TRAVAIL

THÈSE POUR LE DOCTORAT

présentée et soutenue le mardi 21 juin 1938, à 14 heures

PAR

Françoise LESCANNE

Lauréate de la Faculté

MEMBRES DU JURY :

Président.....	MM. DE MENTHON, professeur.
Assesseurs.....	{ MARCHAL, agrégé. GUITTON, chargé de cours.

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

LA PSYCHOLOGIE OUVRIÈRE
ET
LE SENS CHRÉTIEN DU TRAVAIL



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA PSYCHOLOGIE OUVRIÈRE

ET

LE SENS CHRÉTIEN DU TRAVAIL

THÈSE POUR LE DOCTORAT

présentée et soutenue le mardi 21 juin 1938, à 14 heures

PAR

Françoise LESCANNE

Lauréate de la Faculté

MEMBRES DU JURY :

Président.....	MM. DE MENTHON, professeur.
Assesseurs.....	{ MARCHAL, agrégé. GUITTON, chargé de cours.

NANCY

IMPRIMERIE GEORGES THOMAS

Angle des rues de Solignac et Henri-Lepage

1938

FACULTÉ DE DROIT DE NANCY

Doyen: M. SENN (*, †, ☉ I).

Assesseur du Doyen: M. HENRY (*, ☉ I).

Doyens honoraires: MM. F. GÉNY (C *, ☉ I), MICHON (*, ☉ I).

Professeurs honoraires:

MM. MAY (*, ☉ I).

ROLLAND (☉ I).

MOREL (*, ☉ I).

GÉNY (C *, ☉ I).

RENARD (☉ I).

MICHON (*, ☉ I).

TROTABAS († ☉ A).

Maître de conférences honoraire: M. MÉLIN (☉ I), docteur en droit.

MM. SENN (*, †, ☉ I), professeur de Droit romain.

HENRY (*, ☉ I), professeur de Droit criminel.

KRCEL (☉ I), professeur d'Histoire du Droit.

LALOUEL (☉ I), professeur de Droit international public.

LESCOT (☉ I), professeur de Droit commercial.

SIMONNET (☉ I), professeur de Droit civil.

VOIRIN (†, ☉ I), professeur de Droit civil.

F. DE MENTHON (☉ A), professeur d'Economie politique.

DURAND, agrégé de Droit privé.

MARCHAL, agrégé d'Economie politique.

TEITGEN, agrégé de Droit public.

GUITTON, docteur en droit, chargé de cours d'Economie politique.

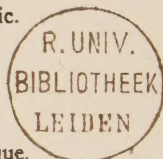
REUTER, docteur en droit, chargé de cours de Droit public.

LAMBERT, docteur en droit, chargé de cours de Droit romain.

PERRET, docteur en droit, chargé de cours de Droit privé.

ROSAMBERT, docteur en droit, chargé d'enseignement de Droit civil de capacité.

LAPOINTE (☉ I), secrétaire.



La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

INTRODUCTION

ESSAI DE PSYCHOLOGIE OUVRIÈRE

« Les hommes ont toujours travaillé ; et la question du travail a été l'une de celles qui se sont posées devant toutes les générations. Pourtant il ne serait peut-être pas exagéré de dire que depuis le XIX^e siècle, le travail est devenu non pas « l'une des questions » mais « la » question par excellence » (1).

Pour peu que l'on veuille bien écouter ou regarder autour de soi, on ne saurait s'inscrire en faux contre cette affirmation. Ainsi, dans le domaine concret, le mot travail s'entend d'une multitude d'activités toutes différentes. Aussi est-ce sur le plan abstrait que nous allons chercher une définition et quelques précisions indispensables pour aborder cette étude.

Ces explications préliminaires données, nous serons alors à même de consacrer cette introduction à un essai de psychologie ouvrière.

Peut-être n'est-il pas inutile de préciser ici l'esprit dans lequel nous avons entrepris et poursuivi ce travail.

(1) A. MARC. *La machine contre le prolétaire*. (Revue Esprit, numéro spécial, juillet 1933, p. 585).

Quand l'économie politique grandie dans l'atmosphère positiviste a voulu se poser comme une science et établir des lois économiques à l'exemple de celles de la physique ou de la mécanique, elle a dû construire un homme et un monde à sa convenance, lui permettant la découverte de ces lois. « L'homme réel a beau être le centre de toute observation économique, il a paru suspect à la science économique qui a donc découpé en lui un sujet susceptible d'étude prétendue scientifique » (2).

Une telle attitude ne va pas sans certains avantages qu'il serait vain de nier. Cette « économie pure » par sa simplification des phénomènes permet de les comprendre. « Elle cherche à superposer à la réalité trop complexe pour être expliquée un schéma qu'elle sait évidemment très peu ressemblant, mais dont la seule supériorité est de pouvoir être saisi dans tous ses rouages internes » (3).

Mais cette conception des problèmes économiques n'est pas sans présenter de graves dangers quand on aborde la question du travail où l'élément humain joue un tel rôle. « Il est toujours permis d'abstraire une force naturelle où l'homme n'est pas inclus, mais on peut se demander s'il n'est pas contradictoire *d'abstraire en l'homme ce sans quoi il n'y aurait justement plus d'homme pensable* » (4).

Nous partageons pleinement cette manière de voir tout au long de cette étude. Dans les esquisses de

(2) H. GUITTON. *Personne et régimes économiques*. (Compte rendu de la Semaine sociale de Clermont-Ferrand, 1937, p. 406)..

(3) *id.*, p. 406.

(4) *Id.* p. 407.

psychologie ouvrière, dans l'appréciation critique des doctrines qui ont cherché à satisfaire les désirs de cette psychologie et dans l'exposé de la conception chrétienne, nous aurons toujours présente à la pensée, en parlant du travailleur, sa valeur en tant que « *personne* », c'est-à-dire « un caractère, un type humain qui pense et qui agit » (5).

Tout d'abord, *qu'est-ce que le travail*? Dans son sens le plus général, le travail marque un effort, c'est donc une activité, différente de la pensée en ce sens qu'elle est transitive, c'est-à-dire qu'elle se traduit en une œuvre extérieure au sujet qui s'y adonne. Encore faut-il, pour qu'il y ait travail véritable que cette œuvre — fruit du travail — soit utile. Le travail a horreur de l'inutilité et, en cela, il se distingue d'autres activités transitives, comme le jeu.

Utile pour celui qui l'exécute, le travail l'a d'abord été d'une manière directe. L'homme de toute antiquité s'est adonné à la chasse, à la pêche ou à la culture pour subvenir à ses besoins et à ceux des siens. Avec la complexité des liens sociaux et la multiplicité des échanges commerciaux, le travailleur s'est vu confier l'exécution d'une œuvre qui, en elle-même, ne lui est pas indispensable. Le travail n'a pas perdu, pour autant, son caractère d'utilité car l'ouvrier reçoit en compensation du travail fourni un salaire qui lui permet de satisfaire ses besoins personnels.

(5) E. DUTHOIT. Leçon d'ouverture à la Semaine sociale de Clermont-Ferrand (1937). *Compte rendu*, p. 44.

Le travail nous apparaît ainsi étroitement lié aux conditions économiques et sociales qui varient avec les temps et les lieux. Plus la vie économique et les relations sociales se compliqueront et les besoins des hommes se multiplieront, plus les formes de travail vont se diversifier.

Dès l'antiquité, on distingue le travail manuel du travail intellectuel, seul honoré. Les conditions de vie imposent très rapidement la séparation, au sein du travail manuel, entre le travail agricole et le travail artisanal ou industriel dont la sphère se trouve très réduite, mais non pas négligeable.

Si elle est donc aussi vieille que le monde, la question du travail industriel se pose cependant aux hommes du ^{xx}^e siècle sous des aspects nouveaux. Chez les peuples les plus anciens et même dans la préhistoire, l'homme a connu l'emploi de l'outil rudimentaire d'abord, puis, peu à peu, perfectionné et spécialisé. Au cours des siècles, la technique industrielle évolue dans le sens de la multiplication des outils et de leur adaptation de plus en plus adéquate au but poursuivi. Si elle se perfectionne, l'utilisation de l'outil limite, néanmoins, la puissance productive de l'industrie aux seules forces physiques du travailleur. C'est au ^{xix}^e siècle (6) qu'il appartient sinon d'avoir

(6) La distinction chronologique que nous introduisons dans ce rappel sommaire de l'évolution économique, entre l'outil et la machine, est plus apparente que réelle. En effet, les machines en prenant ce mot au sens le plus général d'appareil mû par une force étrangère à l'homme, sont très anciennes (par exemple : moulins à vent ou à eau). Mais ce n'est qu'à la fin du ^{xviii}^e siècle et surtout au cours de la première moitié

découvert « la machine », du moins de l'avoir appliquée à l'industrie. La répercussion sur la vie économique et la question du travail a été immense car l'emploi de la machine accroît considérablement les possibilités de l'action humaine sur la matière.

Cette évolution technique a entraîné parallèlement une évolution économique qui se traduit par l'apparition, vers la même époque, de la grande entreprise capitaliste caractérisée par l'agglomération en un même lieu de masses ouvrières de plus en plus nombreuses, la concentration et l'intégration poussées à leurs dernières limites, par une division des tâches toujours plus accentuée, une organisation scientifique des ateliers continuellement en voie de progrès, en un mot la rationalisation appliquée partout du haut en bas de la hiérarchie. Cette forme d'entreprise implique d'ailleurs moins une accumulation de plus en plus grande des capitaux qu'une domination croissante du capital sur le travail.

A l'intérieur d'une grande entreprise ainsi définie, à côté du type d'activité qui correspond assez bien à celle de l'artisan, comportant une vue d'ensemble sur l'œuvre avec une part d'initiative et en même temps une part de routine par la limitation du champ ouvert à la liberté d'entreprise, il y a le travail proprement dit, à la fois indifférencié, monotone et parcellaire. Ce dernier est bien celui du manœuvre de l'industrie moderne alors que le premier correspond à celui de l'ouvrier spécialisé ou du chef d'équipe.

du XIX^e siècle que s'est produite la poussée d'inventions qui créa le machinisme moderne.

Travail industriel, travail impersonnel pour la masse des travailleurs qui se voient chargés uniquement, toute leur vie, du simple travail d'exécution, le plus bas dans l'échelle des travaux manuels où la part de l'esprit est réduite au minimum.

En contre partie, ce travail industriel est éminemment social et « fraternel dans ses fins ». En effet, nous l'avons vu, si tout travail a horreur de l'inutilité, le travail industriel plus que tout autre. Par le mécanisme compliqué des ateliers modernes, qui implique un ordre rigoureux dans la marche du travail, par le rythme qui y préside, la discipline du travail devient une nécessité technique et le travailleur ne peut échapper à son emprise. Il se sent le rouage d'un tout auquel il coopère. Le travail s'exécute dans un esprit de soumission.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le travail du manœuvre anonyme de la grande entreprise. Le mot d'ouvrier est plus large, car le vocable peut s'appliquer au travailleur qualifié qui se voit confier une part de responsabilité et d'invention. Dans cette acception celui qu'il désigne se rapproche de l'artisan d'autrefois et ses réactions psychologiques sont tout différentes. Encore notre étude ne vise-t-elle pas non plus l'ouvrier de la petite entreprise car les conditions de travail n'ont pas encore atteint le point d'organisation rationalisée des plus grandes industries.

Ces précisions indiquent d'elles-mêmes les difficultés (7) d'une étude de psychologie ouvrière (8). Sans

(7) Henri DE MAN rapporte dans la première partie de son livre « La joie au travail », des témoignages recueillis par lui auprès d'ou-

pousser les distinctions à l'infini, il nous faut constater néanmoins que cette psychologie varie beaucoup d'un individu à l'autre suivant le genre de travail qui lui est confié.

Cette première difficulté ne saurait être cependant un obstacle ; elle exige seulement une plus grande précision des termes et un tri obligatoire dans les témoignages rapportés.

Et c'est là que gît la seconde difficulté : la rareté des témoignages psychologiques et la délicatesse de leur interprétation. L'ouvrier accepte volontiers, en général, de répondre à une enquête sur les conditions matérielles dans lesquelles il exécute son travail. Par contre, il ne fera qu'allusion et d'un mot seulement, à son comportement vis-à-vis de son travail, à la joie ou à la peine qui en découle. Est-ce parce que le travail fait le fond même de sa vie ? N'est-ce pas surtout par pudeur de ses sentiments intimes, par crainte de mal s'exprimer et de n'être pas compris ? L'enquête, d'ailleurs, soit écrite, soit orale, présente un grave inconvénient : la manière dont la question est posée influe considérablement sur la réponse donnée.

Enfin, une dernière difficulté, la plus importante à nos yeux : comment traiter cette question quand on ne connaît pas la vie de travail « par le dedans ».

vriers et d'employés. Il signale comme sources d'erreurs particulières à ce genre d'études : la représentation inégale des métiers parmi les rapporteurs et leur niveau intellectuel élevé (Cf. *La joie au travail*, p. 3-11).

(8) Nous parlons de « psychologie ouvrière » et non de la « psychologie des ouvriers », car « individuellement chacun des membres de la classe ouvrière est souvent incapable d'exprimer ce qu'elle sent dans son ensemble avec tant d'acuité ». (*Dossiers de l'Action Populaire*, 25 février 1936, p. 408).

« Connaissez-vous ce dont vous parlez? Avez-vous éprouvé, dans vos membres, l'excès de fatigue qui prend possession de notre chair après une journée de terrassement sous la pluie ou le soleil, de piochage au fond de la mine, de martèlement auprès du haut-fourneau? » (9).

Il est certain que pour ceux qui n'ont jamais connu la fatigue abrutissante au soir des journées de travail, l'angoisse du lendemain sans travail et qui ont toujours vécu dans la sécurité de l'existence, il est très difficile de s'imaginer ce qu'est cette vie ouvrière « dépourvue de cette sécurité » et « suspendue à de multiples hasards » (10).

Mais si, consciencieusement, nous cherchons à nous rendre compte de ce que peut être cette dure expérience, alors nous comprendrons peut-être mieux les réactions du milieu ouvrier.

Malgré ces difficultés, nous abordons avec confiance cette étude de psychologie ouvrière afin de la connaître dans son ensemble et à sa lumière de pouvoir apprécier les différentes conceptions du travail que les théoriciens ont imaginées.

Le meilleur moyen pour mener à bien cette étude est de rechercher les témoignages directs des ouvriers (11).

(9) M.-H. LELONG O. P. *Et toi ouvrier, que penses-tu du Christ?* (Revue des Jeunes, 15 mars 1937, p. 289).

(10) Cf. DANIEL-ROPS. *La misère et nous*, p. 45.

(11) Grâce à l'accueil très bienveillant que nous avons rencontré auprès des aumôniers et militants jociste sde Paris ou de Lille, nous

La réponse à la question ainsi posée: « pourquoi travailles-tu? » nous permettra de saisir dans son ensemble la psychologie ouvrière sous ses différents aspects: rôle du travail dans la vie, son but, sa valeur, les dispositions qu'on doit y apporter.

Bien entendu, ce n'est pas du premier coup que l'ouvrier nous découvrira tout ce qu'il pense à ce sujet et qu'il sent plus ou moins confusément. Un militant syndicaliste nous a même avoué: « Vous me faites réfléchir à des problèmes que je ne me suis jamais posés d'une façon aussi explicite ».

La première réaction sera donc la surprise: A-t-on jamais vu poser cette question? Il est certain que laissés à eux-mêmes, seule une minorité chercherait le pourquoi de sa tâche journalière.

Si nous persévérons néanmoins, tous semblent acquiescer à cette réponse que nous relevons identique, sous ses différentes formes:

« Pour gagner de l'argent ».

« Il faut travailler, parce qu'il faut manger! ».

« Je ne suis pas rentier! faut bien que je gagne ma croûte ».

avons pu recueillir quelques témoignages directs de jeunes ouvriers. Des militants syndicalistes (C.F.T.C.) avec lesquels nous avons été en rapport nous ont apporté aussi en cette matière le fruit de leurs expériences. Aux uns et aux autres nous exprimons notre profonde gratitude.

Nous avons utilisé en outre: les témoignages recueillis directement par Henri DE MAN et rapportés au début de son livre *La joie au travail*, la collection de « La Jeunesse ouvrière » et une enquête parue dans les *Dossiers de l'Action Populaire* (10-25 février 1936), sur « les idées courantes sur le travail dans le milieu ouvrier » réalisée par un militant jociste de Lille.

« Je vais, je viens, dit l'homme. Je travaille et je ne sais pas pourquoi. Je sais seulement que je dois travailler.

Et, tout en travaillant, il y a des questions qu'on se pose, parce qu'on ne peut pas ne pas se les poser, c'est-à-dire qu'elles se posent d'elles-mêmes; or il n'y a aucune réponse à ces questions. Il n'y en a point, semble-t-il, ou il y en a tellement et tellement contradictoires que c'est comme s'il n'y en avait pas.

Alors on va, parce qu'il faut. Il faut manger, il faut s'habiller, il faut dormir. Il faut avoir de quoi payer sa nourriture, ses vêtements, sa chambre.

On ne comprend pas pourquoi on travaille, et il faut travailler quand même » (12).

Ces réponses résument d'une façon saisissante le premier caractère du travail pour l'ouvrier : son caractère de *nécessité inéluctable*. Il n'y a d'ailleurs rien d'égoïste dans cette première vue. L'ouvrier, s'il a le souci de son pain quotidien, c'est pour lui sans doute, mais c'est aussi et surtout pour les siens.

C'est un premier pas, mais qui n'est pas suffisant. Ce caractère de nécessité qui saute aux yeux avec tant de netteté qu'on serait tenté de borner là son étude, n'est que l'écorce superficielle qui cache la véritable psychologie ouvrière qu'il nous faut maintenant étudier de plus près.

Le caractère vraiment essentiel en est ce *sentiment d'infériorité morale* qui informe la manière d'agir, de

(12) C.-F. RAMUZ. *Pourquoi est-ce qu'on travaille?* (Esprit, numéro spécial, juillet 1933, p. 465).

parler et jusqu'aux moindres gestes de l'ouvrier. En effet, à l'heure présente, toute l'échelle de la considération sociale est basée sur l'argent, sur sa possession, sur le succès au gain : en conséquence « les non-posédants, ceux qui vivent du travail et surtout du travail manuel, sont au plus bas degré de l'échelle des valeurs sociales », car « ceux qui occupent une place subordonnée dans le processus de la production auront toutes les chances d'occuper également une place subordonnée dans la vie sociale générale et l'estime publique, surtout quand la subordination imposée par la discipline industrielle s'étend à des masses d'hommes » (13).

Cet état de choses, objectif dans la société actuelle, conséquence du développement du capitalisme moderne, va avoir des répercussions nombreuses sur la façon subjective dont l'ouvrier va se considérer, lui et ses frères de travail. « La grande industrie capitaliste a pour effet de creuser un fossé, souvent infranchissable, entre la classe des employeurs et celle des employés. La classe ouvrière va donc prendre une conscience plus nette de ses intérêts collectifs, ce qu'elle n'a pu faire à une époque où le maître et le compagnon avaient à peu près le même mode de vie, où, entre les diverses classes industrielles, il n'existait pas de séparation aussi tranchée » (14).

Le capitalisme, au XIX^e siècle, s'il abolit les distinctions juridiques entre les individus, aboutit à une nou-

(13) G. BRIEFS. *Le prolétariat industriel*, traduit de l'allemand, par Y. SIMON, p. 117 et 45.

(14) H. SÉE. *Les origines du capitalisme moderne*, p. 180.

velle répartition des classes sociales basée sur leur *rôle économique*.

L'ouvrier, le prolétaire — et nous entendons plus précisément, par ce terme, le salarié sans espérance de sortir de son état — ressentent, très vivement parfois, la mésestime sociale et personnelle dont ils sont l'objet. En admettant même qu'on ne leur ait jamais fait sentir la situation inférieure qu'on leur attribue, il leur suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte et en souffrir. La vie de chaque jour leur remet perpétuellement sous les yeux le contraste qui existe entre leur vie et celle des autres groupes sociaux. « Ce dernier facteur est extrêmement efficace; il a prise sur les gens les plus épais; en outre, grâce au voisinage spatial des extrémités de la société, c'est une invitation incessante à réfléchir sur la condition prolétarienne » (15).

Ce qui rend encore plus amer et plus pénible pour l'ouvrier, ce sentiment d'infériorité morale, c'est l'impression, la conviction même, enracinée par l'expérience, que cet état de choses durera: ce que son père a été, il l'est et ses enfants le seront à leur tour. Mais où la question devient cruelle, nous dirions même paradoxale si l'on pouvait parler de paradoxe en ces matières, c'est que « d'une part le salarié, en raison de son manque de fortune, se trouve engagé de façon permanente et héréditaire dans les conditions du salariat; d'autre part rien ne lui garantit qu'il trouvera du travail en permanence, sans parler du

(15) G. BRIEFS, *op. cit.*, p. 113.

sort réservé à sa postérité; d'une part, nécessité de rester salarié, d'autre part, nulle assurance de trouver une situation où l'on puisse gagner un salaire » (16).

En ces périodes de chômage qui pourrait nier que ce sentiment d'insécurité ne soit particulièrement et vivement ressenti parfois. Insécurité qui provient de sources différentes: état du marché du travail, conditions personnelles à l'ouvrier, mais qui, quelle qu'en soit la source, a un caractère « *typiquement prolétarien* » qui en est comme la marque extérieure à laquelle on peut reconnaître l'ouvrier.

Malheureusement, les conditions dans lesquelles l'ouvrier exécute son travail vont accroître et renforcer ces sentiments profonds de sa psychologie qu'il a puisés dans son milieu et que nous avons analysés jusqu'ici sans faire intervenir le lieu et les modalités de son travail.

Bien entendu, pour juger sainement de ces conditions de travail et de leurs répercussions psychologiques, il ne faut pas perdre de vue cette remarque de H. DUBREUIL, à savoir que tout est là « question de point de vue ». En quelques pages, il analyse cette idée qu'il est très difficile pour des « personnes étrangères à toute expérience approfondie du travail » de porter un jugement d'appréciation sur les machines et l'organisation des grandes entreprises. Par plusieurs exemples empruntés à la vie industrielle moderne, il cherche à « montrer à quel point le point de vue de l'ouvrier lui-même peut être différent de celui

(16) G. BRIEFS, *op. cit.*, p. 43.

du visiteur qui l'étudie de l'extérieur ». Et il conclut : « il doit y avoir ainsi beaucoup de travaux industriels dont l'aspect semble tout à fait redoutable aux profanes, alors que ceux qui les font n'y voient que des scènes très naturelles. La différence de point de vue est, on le voit, fort importante et il est bon de s'en souvenir au moment de porter des jugements sur la vie de travail [...]. C'est son opinion (celle de l'ouvrier) qu'il importe de connaître et non celle du spectateur » (17).

Si l'emploi de plus en plus intensif de la machine, sous les formes les plus variées, a permis de libérer l'ouvrier des travaux les plus fatigants et les moins humains, il n'en reste pas moins vrai que son utilisation, trop souvent envisagée sous l'angle du meilleur rendement et non d'après une pensée directrice plus sociale et plus humaine, asservit encore à l'heure actuelle le manœuvre qui la sert. Ce n'est pas que l'ouvrier ait, à priori, une prévention contre la machine, au contraire ; nous ne sommes plus aujourd'hui à l'époque où l'apparition des premiers métiers souleva la haine des ouvriers. Trop souvent, surtout pour le manœuvre, auquel on n'a pas tenté de donner une vue d'ensemble et une explication rationnelle du but poursuivi, l'impression dominante est qu'il n'est qu'un rouage de plus de la machine ; qu'une invention nouvelle surgisse et sa tâche deviendra inutile. Il reproche moins à la machine d'avoir fait de l'homme son esclave que de l'avoir trop souvent remplacé, le

(17) H. DUBREUIL, *Standards*, p. 181 et suivantes.

laissant à sa situation précaire et sans recours possible.

Ce sentiment est encore renforcé par l'organisation scientifique actuelle qui préside à la répartition des tâches.

A la répétition indéfinie et déjà lassante des journées de travail, reprendre chaque matin le chemin de l'usine..., s'ajoute d'une façon écrasante, au cours de la même journée, la répétition indéfinie du même geste. « Je connais l'affreuse monotonie d'un travail qui ne demande que trois mouvements, toujours les mêmes, et qui fait que le soir on est brisée comme si l'on avait été battue » (18). « Une cisailleuse accélérée commande le geste machinal d'une femme et rogne, dans un jour, la double extrémité de 5.500 poignées d'acier, ce qui oblige cette mère de famille à embrayer 111.000 fois et à débrayer autant de fois, portant la totalité des gestes identiques à 22.000 fois en neuf heures » (19).

Comment s'étonner alors de la fatigue et de l'abrutissement au soir des journées de travail ou à la fin des semaines.

Ne nous contentons pas de penser qu'il y a là une « affaire d'habitude ». « Le savez-vous ce dont on prend l'habitude? Eh bien! c'est de l'abrutissement qui vous envahit, vous absorbe, vous submerge » (20).

L'unanimité des témoignages, cependant, est loin d'exister sur cette question: « les uns affirment que

(18) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} Quinzaine d'avril 1931.

(19) *Id.* 2^e Quinzaine de février 1929.

(20) M.-H. LELONG O. P. article cité *Revue des Jeunes*, 15 mars 1937, p. 289.

la répétition d'un même geste [...] soit auprès de la machine la plus compliquée, soit encore devant la chaîne de montage, laisse dans le cerveau une vacuité totale, somme toute reposante. [...] D'autres, au contraire, nous affirment que cette répétition est une chose abominable qui abrutit l'homme ». Et les témoignages sont nombreux en faveur de l'une et de l'autre thèse. « On ne peut vraiment pas s'intéresser à son travail lorsque celui-ci consiste uniquement à visser la vis numéro 6421 pendant des heures, des jours, des semaines » (21). Mais en sens contraire : « Sa tâche ne lui pèse pas, car elle est celle qui lui permet de garder l'esprit le plus libre et de réfléchir, tout en travaillant, aux différents problèmes pour lesquels il se passionne par ailleurs » (22) et l'auteur ajoute en note : « certains jocistes n'en profitent-ils pas d'ailleurs pour se livrer à la prière ». L'ouvrier aboutit, ainsi, à une sorte de dédoublement de sa personnalité. Pendant que son corps se livre à la répétition monotone des mêmes gestes, son esprit est libre et il se révèle pour lui une possibilité de vie intérieure supérieure à ce que l'on croirait naturel. Mais ceci n'est possible qu'à une condition : que l'ouvrier ait quelque élément de culture, quelque profondeur de sentiments ou d'idées même sans grande facilité d'expression. Malheureusement, aujourd'hui, pour les jeunes, la base intellectuelle est trop souvent insuffisante ou défectueuse. Un métier intellectuel,

(21) DANIEL-ROPS. *Le monde sans âme*, p. 80, 81.

(22) G. LAMIRAND. *La noblesse du travail dans l'industrie*. (Revue des Jeunes, 15 octobre 1933, p. 1235.

plus dispersé, laisserait moins de temps pour la réflexion (23).

Le cadre dans lequel s'exécute le travail n'est pas sans avoir lui aussi une grande influence sur les questions qui nous intéressent ici. Trop souvent, il n'a rien pour rendre le travail attrayant. Si des progrès indéniables ont été réalisés en cette matière au point de vue de l'hygiène et de la sécurité des locaux de travail, il faut cependant constater une carence d'intérêt de la direction sur l'influence psychologique de ces améliorations. « La malpropreté, en effet, incite à la grossièreté et au dégoût du travail. Les jeunes travailleurs perdent vite le sens de la propreté et de la dignité ouvrière » (24).

Que dire alors de l'atmosphère morale et de son influence sur la psychologie ouvrière? Une campagne de meetings menée en Belgique par la J.O.C. contre l'immoralité des milieux de travail révèle des faits navrants. Passant outre à leur analyse (25) nous en retiendrons que bien des faits rapportés ne font que renforcer cette impression d'infériorité de l'ouvrier. « Pour être traité comme ça, *il faut que nous ne soyons pas grand'chose, tout de même!* »

Une dernière raison vient encore aggraver cette désaffection du travail, c'est l'influence du personnel dirigeant, non pas tellement de la direction proprement dite, trop lointaine en ces matières, que du per-

(23) Témoignage direct d'un militant syndicaliste. Cf. H. DE MAN, *La joie au travail*, cas n° 3 (manœuvre non qualifié), p. 13.

(24) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e Quinzaine de mars 1929.

(25) Le rapport a paru dans *La Vie Intellectuelle* du 10 juin 1937.

sonnel de maîtrise, en contact permanent avec l'ouvrier. Son influence est de première importance: c'est lui qui répartit le travail, communique les ordres, fait les observations; ainsi, il incarne la discipline d'atelier dont le joug est parfois si pesant. Combien de révoltes intérieures sont nées dans la conscience ouvrière du fait d'injustices, de favoritisme, de commandements brutaux. Des pratiques semblables, quand elles sont fréquentes, créent chez l'ouvrier un mécontentement qui se traduit en mauvais travail et en dégoût véritable. Cependant, il faut noter que l'ouvrier aime à être commandé, mais il n'obéit volontiers qu'à des chefs en qui il a confiance et dont il apprécie la justice et la capacité.

L'ouvrier se trouve ainsi soumis pendant la durée de son travail à des règles qui lui sont objectivement imposées par une volonté étrangère. Si la servitude n'est pas aussi dure ni aussi complète que celle de l'esclave ou du serf, sa liberté reste relative puisqu'elle se limite, la plupart du temps, au choix de l'entreprise où il va louer son travail.

Dans ces conditions matérielles et morales qui font l'atmosphère de sa vie de travail, il ne nous semblerait pas étonnant que l'ouvrier ait perdu toute fierté du travail bien fait, même tout intérêt à son travail.

Et cependant une conclusion aussi rapide et aussi radicale serait en partie inexacte.

Quand le jeune ouvrier, au sortir de l'école, entre en atelier, il n'est pas rare qu'il ait encore une très

haute conception de la vie qu'il embrasse... Quelques mois seulement, malheureusement, lui font perdre parfois toutes ses illusions; un reproche injustifié, les exemples de ceux qui l'entourent, les conditions de sa vie, le rendent peu à peu désabusé et sceptique. Il va grossir les rangs des aigris et des mécontents. « A son entrée à l'usine, le jeune apprenti est généralement content; il considère son travail comme un moyen honnête de gagner sa vie. Mais, peu de temps après — quelques mois généralement — il va travailler parce qu'il y est obligé; il y a du ralentissement dans son travail » (26). « Le dégoût du travail s'insinue dans les âmes et corrode lentement les sentiments de fierté et de dignité ouvrière. Où sont les enthousiasmes de l'arpète quand il a subi, de longs mois durant, la fatigue des tâches exagérées? Il prend une mentalité de tire au flanc et le boulot ne lui semble plus rien qu'un devoir impitoyable privé de joie et de clarté » (27).

S'il est vrai, certes, que maintenant « le travail dépersonnalisé dépersonnalise le travailleur » et que celui-ci « ne souffre plus d'un *dépoillement* puisqu'il n'a rien possédé » (28), il ne faut pas oublier en contre-partie, que le dégoût du travail n'est pas naturel à l'ouvrier. Il y a ici un élément qui joue fortement et qu'un ouvrier sincère ne laisse pas dans l'ombre si vous l'interrogez sur cette matière: c'est la camaraderie entre les travailleurs d'une même équipe

(26) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} Quinzaine de novembre 1929.

(27) *id.* 1^{re} Quinzaine d'avril 1932.

(28) MALCOR. *Au delà du machinisme*, p. 235.

ou d'un même chantier, la joie d'agir en groupe, le sentiment de rendre service à sa famille, à ses camarades, à sa profession, à son pays, à l'humanité.

C'est pourquoi le chômeur — *l'homme sans travail* — privé de ce stabilisateur moral et naturel que constitue le travail quotidien, perd l'équilibre et sombre dans le découragement. Il éprouve un véritable sentiment d'humiliation et se sent moins homme. « On commence ainsi à réaliser qu'on est séparé des autres qui, extérieurement, ne sont plus nos semblables »(29). « Donnez-nous n'importe quoi pourvu que nous puissions travailler, car nous avons hâte de vivre comme des hommes »...

Ce cri des jeunes chômeurs nous révèle donc que l'ouvrier sent confusément la nécessité et le besoin de travailler. « Il sait qu'il doit travailler; il ne sait plus pourquoi il doit travailler » (30).

L'ouvrier ignore ou a oublié qu'en dehors de son utilité matérielle et prochaine, c'est-à-dire lui permettre de vivre et de faire vivre les siens, son travail peut et doit avoir un sens autre, plus lointain, plus fécond; que son travail peut être source de joie et de contentement intime.

Cependant ne concluons pas d'une façon trop pessimiste à la vue de cette ignorance actuelle du sens profond de son travail car, quoiqu'il la dissimule ou qu'il l'ignore lui-même, l'ouvrier garde au fond du

(29) Lettre adressée à DANIEL-ROPS au sujet de son livre: *La misère et nous* et citée dans ce livre, p. 139.

(30) E. BORNE et F. HENRY. *Le travail et l'homme*, p. 217.

cœur une inquiétude : il cherche confusément un sens, une explication à son travail. Ne s'attache-t-il pas avec une confiance inlassable et toujours renouvelée à ceux qui viennent à lui, pour lui donner la clé de son énigme : une direction à suivre pour retrouver la signification profonde de sa tâche journalière.

Cette esquisse de la psychologie ouvrière nous a ouvert les voies de cette étude qui comprendra deux parties.

Dans la *première partie* nous passerons en revue, en les soumettant à la critique, *les conceptions matérialistes du travail* les plus caractéristiques. Les unes ont orienté la psychologie ouvrière vers le pessimisme, les autres vers l'optimisme.

La *seconde partie* sera consacrée à l'étude de la *conception chrétienne du travail* envisagée d'un point de vue psychologique. Nous verrons, pour terminer, comment la J.O.C., notamment, a su mettre en œuvre cette conception.

PREMIÈRE PARTIE

L'insuffisance psychologique des conceptions matérialistes du travail

A la recherche sincère d'un sens donné au travail qui conclut notre essai de psychologie ouvrière, différentes réponses ont été données, ce qui nous conduit à étudier plusieurs conceptions du travail élaborées au cours des siècles et à l'heure présente.

Il ne pouvait être question de passer en revue toutes les théories ou tous les essais pratiques qui ont tenté de donner ou de redonner un sens au travail.

Nous avons dû limiter le champ de nos investigations et nous avons préféré synthétiser en étudiant séparément, d'une part ceux qui ont exclu le travail des préoccupations de la vie et d'autre part ceux qui en ont fait le but unique.

Cette classification, si elle a le tort de ne pas respecter les dénominations courantes des études doctrinales, nous a semblé néanmoins préférable pour cette étude car elle a l'avantage de faire ressortir ce qu'il y a de plus significatif dans ces conceptions extrêmes.

Les uns, en effet, ont tout simplement éludé la question en affirmant plus ou moins catégoriquement que le travail est un mal en soi et que, par conséquent, le seul remède est dans sa suppression plus ou moins radicale : affirmation des auteurs modernes qui n'est que la réadaptation d'une conception antique et la traduction des doctrines de l'école libérale qui, en faisant du travail une simple marchandise, ont contribué, pour beaucoup, à sa désaffection actuelle de la part des travailleurs.

Les autres, au contraire, cherchant plus loyalement la solution du problème, ont abouti à glorifier l'œuvre qui sort des mains du travailleur et, dépassant leur but, sont peu à peu arrivés à ne donner comme fin au travail que le travail lui-même, enfermant l'ouvrier et son angoisse dans un véritable cercle vicieux.

Une remarque s'impose ; les deux conceptions que nous traitons en deux chapitres différents pour marquer toute leur opposition, ont un point de contact : toutes deux prennent pour base de leurs déductions la laïcisation de l'idée de travail, le refus absolu de toute notion de transcendance en cette matière.

Cette matérialisation de l'idée de travail, héritée des théories de l'école libérale et du capitalisme naissant a eu des conséquences pratiques tout à fait opposées.

Puisque le travail n'est envisagé que comme une source de richesses ou de profit, la psychologie ouvrière s'est orientée naturellement vers une vue pessimiste du monde ; le travail méprisé par ceux qui s'en servent est tout naturellement maudit par ceux

qui l'exécutent. Non moins naturellement, d'autres ont conclu des mêmes prémisses à la glorification du travail et à son exaltation.

Si limité soit-il, l'exposé complet de ces doctrines sortirait encore des cadres de cette étude; d'ailleurs le sens général dans lequel nous l'avons entrepris nous dicte de les envisager non d'un point de vue économique, technique ou moral, mais d'un point de vue essentiellement psychologique.

CHAPITRE PREMIER

LE TRAVAIL SERAIT UN MAL EN SOI

« Le travail est mauvais. La joie du travail, c'est la joie de l'avoir fini ».

L'Elu

M. VAN DER MEERSCH

Si, comme nous le verrons, le travail manuel fut méprisé dans l'antiquité pour des raisons philosophiques, à l'heure actuelle le problème se pose bien différemment.

Le travail est maudit par l'ouvrier et il porte cette malédiction à sa tâche journalière parce que, la plupart du temps, les conditions dans lesquelles il l'exécute le lui rendent odieux et pénible. « Il n'est pas étonnant, alors, que tout travail, dans le cadre de ce régime, soit considéré comme une corvée, d'autant plus que le travail actuel est souvent peu agréable » (1).

De son côté, l'employeur dans la grande entreprise ne regarde le travail que comme l'une des sources du profit capitaliste, agent de la production nécessaire au même titre que l'une quelconque des matières pre-

(1) M.-A. BOUDET. *La semaine de quarante heures*, p. 17.

nières, indispensables elles aussi. « La collaboration, dans l'usine moderne, ne rapproche pas les âmes, mais les intérêts » (2).

Ces deux manières de considérer le travail, malgré leur opposition apparente, relèvent d'une base identique. Que le travail soit maudit par ceux qui l'exécutent, qu'il soit traité comme une simple marchandise par ceux qui l'utilisent, c'est toujours pour l'unique raison que les uns comme les autres lui refusent toute valeur propre, conséquence d'un matérialisme foncier dont les origines remontent aux théories économiques de l'école libérale. Celle-ci, en effet, pour simplifier le problème, dénia au travail tout aspect transcendant et le dépouilla de tout caractère social, moral ou psychologique.

DANS L'ANTIQUITÉ

Le travail, mal en soi, est une idée très ancienne.

Les *institutions grecques* révèlent le mépris dans lequel on tient les artisans et les travailleurs manuels ; ils sont considérés comme des citoyens de classe inférieure. Mais, comme le travail manuel se révèle, déjà à cette époque, très utile, voire même indispensable, on en fait reposer toute la charge sur les *esclaves*. Cette attitude de l'esprit grec en face du travail manuel est, à la fois, cause et conséquence de l'institution de l'esclavage, base fondamentale de la société antique. « Le mépris où l'on tenait les esclaves aug-

(2) *Id.*, p. II.

menta encore le discrédit et l'horreur du travail manuel, racine de l'esclavage » (3).

De nombreux textes illustrent cette façon de penser. ARISTOTE est nettement opposé à la participation des artisans ou des travailleurs manuels à la vie politique : « Les artisans sont presque des esclaves, jamais cité bien ordonnée ne les admettra au rang de citoyens, ou, si elle les y admet, elle ne leur accordera pas la plénitude des droits civils ; cette plénitude doit être réservée à ceux qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre. » (*Politique*, III, 3, 2).

Ce n'est pas là l'opinion d'un philosophe isolé, « le mépris du travail a l'évidence d'un axiome justifié par le consentement universel ». D'ailleurs « les idées courantes sur la condition des ouvriers manuels témoignent que l'opprobre attachée au travail n'est pas un préjugé orgueilleux d'intellectuel. Il a la force et l'universalité d'un fait social, d'une représentation collective » (4).

Quels sont donc les griefs des philosophes grecs à l'encontre du travail manuel ?

En premier lieu, on reproche aux travaux manuels de ruiner la santé de ceux qui les exercent, « ils les forcent à vivre assis, à demeurer dans l'ombre, parfois même à séjourner près du feu. Or, quand les corps sont efféminés les âmes perdent bientôt leur énergie » (Xénophon, *Economique*, IV, 2).

Second reproche, plus grave encore ; le travail

(3) A. TILGHER. — *Le Travail dans les mœurs et les doctrines*, p. 2.

(4) E. BORNE et F. HENRY. *Le travail et l'homme*, p. 31 en note et p. 30.

manuel ne laisse pas le temps nécessaire de songer aux affaires publiques, de se développer librement et de s'élever. Aristote va jusqu'à prétendre que le travail est l'ennemi de la vertu dont il détruit les racines dans l'esprit. Certes, « les penseurs païens avaient raison de distinguer les idées de contemplation et d'activité « servile », c'est-à-dire mise au service d'une œuvre extérieure. [...] Mais ils ont poussé si loin la distinction qu'ils ont perdu l'unité humaine ». Incapables de réaliser la synthèse de ces deux activités, ils ont préféré distinguer deux types d'hommes. « D'une distinction conceptuelle exacte ils ont fait une séparation réelle abominable : il y aurait deux races d'hommes, les uns destinés par la nature à l'esclavage, les autres voués à la liberté de la contemplation » (5).

Enfin, du moment que l'artisan travaille pour toucher un salaire, il fait œuvre servile. L'artiste qui veut garder l'estime de ses concitoyens, doit renoncer à toute rémunération pour son travail.

La *conception latine* du travail est identique. « Vulgaire, dit SENEQUE, est l'art des ouvriers qui œuvrent de leurs mains, mais il est sans honneur et ne saurait revêtir même la simple apparence de l'honnêteté » (6). « On tient pour basse et indigne de l'homme libre, la profession des mercenaires et de tous ceux dont on paie le travail et non le talent ; le salaire qu'ils reçoivent est, en effet, le prix de leur

(5) *Id.*, p. 31 et 32.

(6) Cité par J. PLAQUEVENT, *De quelques aventures de la notion de travail*. (Esprit, numéro spécial, juillet 1933, p. 477).

servitude. [...] Enfin, les artisans exercent tous une profession basse: l'atelier, en effet, peut-il avoir rien de noble? » (Cicéron, *De Officiis*, L. I, 42).

Les Latins introduisent cependant une distinction. Leur mépris ne porte que sur le travail artisanal; le travail agricole parce qu'il rapproche de la nature celui qui s'y adonne est hautement loué.

Pour CATON, le titre de « bon agriculteur » est « la dernière limite de la louange » (*De re rustica*, Introduction). COLUMELLE affirme que de toutes les sciences, l'agriculture est la plus proche et la plus conforme à la sagesse. (*De re rustica*, L. I, préface). La culture de la terre lui semble être resté le seul moyen noble et honnête d'accroître sa fortune.

Si nous exceptons le peuple hébreu (7), il semble que cette manière de juger le travail était générale dans tout le monde antique. Partout le travail était considéré comme une peine et comme une honte.

La chute de l'empire romain et l'invasion des Barbares n'amènent pas de modifications sensibles à ces conceptions. Pour le Barbare un seul métier est vraiment noble, celui des armes.

L'ÉCOLE LIBÉRALE

C'est au Christianisme qu'il appartenait de renouveler ces notions, comme nous le verrons en détail dans la seconde partie. Aussi devons-nous attendre le XVIII^e siècle et le plein épanouissement de l'économie politique avec l'école libérale pour retrouver des théoriciens de cette conception.

(7) Cf. *infra*. II^e Partie. Ch. I^{er}, § 1.

« Dans l'Economie politique de l'école libérale, le travail est considéré en dehors de toutes préoccupations morales, à l'égal de n'importe quelle machine qui demande un capital et doit rapporter un intérêt » (8).

Adam SMITH et les économistes de son école ont cherché, les premiers, à construire l'économie politique comme une science indépendante. Leur pensée maîtresse, en cette matière du travail comme en tout le domaine économique, est que « l'intérêt personnel », « l'effort naturel de chaque homme pour améliorer sa condition » dirigent toutes les activités humaines. L'homme — *homo œconomicus*, entité créée de toutes pièces — est étudié sous l'aspect producteur ou consommateur, jamais en tant que personne humaine du travailleur.

Au XIX^e siècle, la renaissance du libéralisme se caractérise par une certaine dureté pour les misères du peuple découlant de la naissance de la grande industrie. « On peut citer DUNOYER, quand on veut parler de « l'économie sans entrailles » et de « l'école dure ». Ne dénonce-t-il pas comme un danger certaines améliorations des conditions de la vie de l'ouvrier? » (9). A la même époque, en Angleterre, SENIOR s'efforce de dégager l'économie politique de toutes préoccupations étrangères d'ordre moral ou social. Pour tous ces économistes, les lois édictées par

(8) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 69.

(9) GONNARD. *Histoire des doctrines économiques*. Livre IV, Ch. VII, p. 381.

cette science sont des lois naturelles comme les lois physiques « et par conséquent amORAles; elles peuvent être utiles ou nuisibles: c'est à l'homme de s'y adapter de son mieux » (10).

Ces théories se caractérisent par leur indifférence totale pour le problème de la destinée de l'homme. Celui-ci est éliminé de l'échelle des valeurs économiques et le travail qu'il fournit rangé parmi les marchandises; ce n'est plus « qu'une notion impersonnelle [...] qui se sépare de son auteur et se concrétise dans son résultat » (11).

Le travail n'est donc qu'une marchandise « expression très justifiée par les caractères propres du travail » (12). Par voie de conséquence, le travailleur devient une machine à fournir de l'effort pendant un certain temps. « On ne considère plus l'homme dans l'ouvrier, mais le producteur. Une double dissociation se produit: l'ouvrier est considéré indépendamment de l'homme; le travail est envisagé en lui-même, séparément de l'ouvrier » (13).

LA GRANDE ENTREPRISE

D'ailleurs, les faits sont là, qui parlent d'eux-mêmes. La grande entreprise devient une « affaire » où « la préoccupation des bénéfices passe avant le souci du service public. Le travail devient moyen et l'argent fin » (14). L'essentiel dans le travail — c'est-

(10) GIDE et RIST. *Histoire des doctrines économiques*, p. 418.

(11) P. GUITTON, *Le travail attrayant*, p. 60.

(12) A. LIESSE, *Le travail*, p. 11.

(13) M.-A. BOUDET, *op. cit.*, p. 8.

(14) E. BORNE et F. HENRY, *op. cit.*, p. 154.

à-dire la personnalité du travailleur — est complètement négligé, volontairement mis de côté. C'est alors, selon l'expression de W. SOMBART, la véritable « déshumanisation de l'entreprise ».

Avant la naissance de la grande industrie, à tous les degrés de la hiérarchie de la direction supérieure au simple manœuvre, le travail, quel qu'il soit, requérait de son auteur la mise en œuvre de toute sa personnalité vivante, de toutes ses aptitudes et de toutes ses forces corporelles et spirituelles. Cela était vrai du travail le plus simple, c'était toujours un travail animé et vivant.

Tout au contraire, dans l'entreprise moderne, il n'y a plus de place pour « l'âme ».

Sans s'attarder trop longuement à l'organisation intérieure des grandes usines, comment ne pas remarquer la répercussion que le machinisme poussé à un si haut degré de développement peut avoir sur le travail. W. SOMBART en vient même à se demander si l'on peut réellement continuer à dénommer « travail » cette transformation opérée par une machine ou un appareil; n'est-ce pas plutôt simple automatisme parvenu à la perfection, mais « l'automate, produit de l'esprit, est dépourvu d'âme » (15).

L'ouvrier, dans de telles organisations, devient le simple organe d'un engrenage plus ou moins complexe de machines et d'appareils. Il se trouve entraîné par le fonctionnement de l'ensemble. Dès l'embauchage, il cesse d'être une personne pour devenir un

(15) W. SOMBART. *L'apogée du capitalisme*, II, p. 422. Cf. tout le chapitre LIII.

numéro, quitte ses vêtements civils pour revêtir l'uniforme de l'établissement.

Une entreprise gigantesque est trop grande pour être humaine, affirme FORD. « Les grandes entreprises industrielles ne se prêtent vraiment pas aux rapports personnels. Dans leur énormité les individualités disparaissent ; le patron comme l'ouvrier est perdu dans la foule ». « Nous ne faisons rien pour amadouer les gens qui travaillent chez nous. Nos rapports sont purement des rapports d'affaires : donnant, donnant ». « Nous avons peu de contacts personnels avec nos ouvriers. Ils font leur travail et rentrent chez eux : une usine n'est pas un salon » (16).

TAYLOR nous dit lui-même : « Jusqu'à présent c'était la personnalité qui occupait le premier plan ; désormais le premier plan restera réservé à l'organisation et au système ». « Cela veut dire : les systèmes prendront la place des rapports interhumains. Le système comprend à la fois des hommes et des choses qui sont versés dans l'exploitation comme dans un entonnoir et sont ensuite, tel un mécanisme, aiguillés pour ainsi dire automatiquement vers les points qui leur sont désignés » (17).

C'est un autre entrepreneur capitaliste, A. KRUPP, qui déclare, dans une lettre adressée à son conseil de surveillance (12 mai 1874) : « Ce que je veux obtenir, c'est que rien ne soit subordonné à la vie ou à l'existence d'une personne déterminée ; que la disparition de telle ou telle personne n'amène pas la disparition

(16) FORD. *Ma vie et mon œuvre*, p. 296, 295 et 128.

(17) W. SOMBART, *op. cit.*, II, p. 410.

de certain savoir ou la suppression d'une certaine fonction; [...] qu'on puisse, sans consulter un mortel, se faire une idée exacte et complète du passé et de l'avenir probable de l'usine, d'après les seuls documents existant au bureau de l'administration centrale ». « Impossible, conclut W. SOMBART, qui rapporte cette déclaration, de formuler dans des termes plus nets la signification et le but (capitaliste) de la déshumanisation des entreprises » (18).

Point de vue des économistes et point de vue des entrepreneurs capitalistes se rencontrent donc pour envisager le travail comme une simple marchandise qui coûte et qui rapporte. L'ouvrier, de son côté, comme on n'a rien tenté pour rendre son travail agréable, comme il se sait considéré tout au plus comme un instrument plus délicat, plus difficile à manier peut-être, mais cependant indispensable, ne peut croire que son travail fait partie de sa vie. Il va même plus loin, le travail lui apparaît comme une malédiction pesant lourdement sur lui. Il va alors chercher à s'affranchir de ce joug dans la mesure du possible ou, tout au moins, à en retirer les satisfactions qu'à l'exemple de ceux qui l'entourent, il prise le plus.

DEUX EXEMPLES

Sur ces questions de la durée du travail et de sa rémunération, s'affrontent les opinions et les désirs des entrepreneurs d'une part et des travailleurs de l'autre. Ni les uns, ni les autres ne songent à voir dans le travail autre chose qu'une nécessité inéluctable.

(18) *Id.* p. 435.

La durée du travail. — Présentement, vu l'état de la technique et les besoins de la vie économique, il est impossible de songer à une disparition du travail industriel.

Quelle est alors la durée optima? non pas en soi, mais pour contenter la psychologie ouvrière.

Si l'ouvrier a accepté la machine toujours plus envahissante dans l'atelier c'est parce qu'il attend d'elle un service: réduire ses heures de présence à l'usine.

En effet, pour l'ouvrier, — les témoignages sont nombreux dans ce sens — la vraie vie commence à la sortie de l'atelier. « Ah! encore une de tirée!... » C'est l'expression du soulagement éprouvé à l'idée d'être libéré pour quelques heures du travail morne que l'on vient de subir (19). C'est le cri de l'ouvrier content d'en avoir fini avec sa « corvée ».

Pour le travailleur, le travail est une fatigue qu'il faut diminuer le plus possible; c'est la porte à franchir pour avoir accès à la vie plus noble et seule digne qu'il ne lui est donné de connaître qu'en dehors de l'usine.

Sans sortir des limites de cette étude doctrinale et sans prétendre faire une étude législative de la durée du travail, il est intéressant de noter pendant les XIX^e et XX^e siècles une évolution constante vers la réduction des heures de travail à l'atelier. La dernière étape est si proche de nous que nous nous y arrêtons quelques instants. C'est la semaine de quarante heures

(19) H. DUBREUIL. *Nouveaux standards*, p. 167.

instituée par la loi du 21 juin 1936. Cette loi avait été précédée la veille d'une loi instituant un congé payé annuel.

Plus que l'analyse détaillée de ces lois, ce qui nous intéresse ici, c'est la réaction des ouvriers devant cette réduction des heures de travail, ce que J. WILBOIS appelle « *le complexe des quarante heures* ». Pour la plupart, actionnés toujours par cette mentalité de lutte de classes, c'est une victoire remportée; « ils s'imaginent qu'elle est leur proie; il n'y a plus qu'à en jouir. Comme jadis ils « tiraient » quarante-huit heures sans entrain, désormais ils en « tireront » quarante, avec ni plus ni moins de sérieux ou de freinage: que la maison gagne ou perde, cela ne les regarde pas: ils exercent leur droit. » (20).

Ce que la masse ouvrière sent ainsi confusément et extériorise par ses revendications toujours répétées pour la réduction des heures de travail, une doctrine nouvelle le proclame.

MARTIN-CHAUFFIER écrit en 1932 dans *Plans*: « Mieux le travail sera organisé, plus la production sera rapide et moins les heures de travail dévoreront le temps, les forces de l'ouvrier: six heures de travail, dix-huit heures de loisir, on voit comment la machine tend à libérer et à accroître la part de l'humain » (21).

De même ARON et DANDIEU, dans *La Révolution nécessaire*, prêchent un « ordre nouveau » et, au premier rang de ces nouvelles institutions, ils posent le

(20) J. WILBOIS. *La nouvelle organisation du travail*, p. 56.

(21) Cité par G. IZARD. *La Marche vers le loisir. Europe nouvelle*, 8 mai 1937, p. 445.

principe de la « répartition égalitaire du travail quantitatif, c'est-à-dire parcellaire et indifférencié » (22). A l'heure présente, cette part de travail ainsi disqualifié n'est pas négligeable, on ne doit plus en charger exclusivement une classe d'hommes, mais la répartir également entre tous. « Nous envisageons seulement comme remède à une situation autrement sans issue, l'institution d'une contribution obligatoire et personnelle, extrêmement limitée pour chacun mais étendue à tous les membres du corps social, de cet inéluctable déchet de l'activité humaine en matière économique : à savoir le travail indifférencié » et ces auteurs de conclure pratiquement : « dans l'état actuel de l'industrie, [...] il semble qu'un effectif de 250.000 individus serait suffisant, au début, pour remplacer en France la main-d'œuvre prolétarienne dans les industries les plus évoluées : soit environ l'effectif d'une classe militaire » (23).

Mais sur cette voie, où s'arrêter ? Certains auteurs envisagent, devant ce progrès toujours croissant du machinisme, comme possible « la réduction indéfinie des heures de travail, la suppression de tout travail pour un grand nombre » (24).

Voilà jusqu'où l'on peut aller en théorie. Mais qu'y a-t-il au fond ? sinon ce mépris plus ou moins avoué, des intellectuels pour le travail manuel,

Cette question de la durée du travail en soulève une autre, en corollaire, qui a pris une grande impor-

(22) ARON et DANDIEU. *La révolution nécessaire*, p. 251.

(23) ARON et DANDIEU. *La révolution nécessaire*, p. 257 et 266.

(24) MALCOR. *Au delà du machinisme*, p. 235.

tance avec les lois que nous rappellions : celle des loisirs ouvriers.

Pour bien des travailleurs, c'est à la sortie de l'usine que commence la vraie vie ; comment, alors, utiliser ces loisirs ? A proprement parler, il ne s'agit pas ici de loisirs dans le sens de « temps vuide » selon l'expression de l'encyclopédie, puisque l'ouvrier y voit, au contraire, la possibilité de vivre pleinement ; c'est le moment où va se libérer la véritable activité humaine.

Tous les théoriciens qui reprochent au travail son caractère maudit, ont-ils assez fait porter leur recherche sur cette possibilité de l'utilisation par les travailleurs de ces heures de liberté ? Nous ne le croyons pas.

Cependant, ne serait-il pas juste que si cette diminution du temps de travail est la conséquence du progrès technique, elle soit également occasion de progrès humain.

En effet, « doit-on considérer les ouvriers comme une catégorie spéciale d'individus non susceptibles d'amélioration et perpétuellement condamnés à une tâche écrasante ? » (25).

Ne doit-on pas tout tenter pour « que soit progressivement restreint la durée du labeur salarié, que soit accrue la portion de temps libre qui permet à l'individu d'épanouir sa vie morale, intellectuelle, familiale, civique et sociale » (26).

(25) G. PETIT. *La durée du travail dans le commerce et l'industrie*, p. 49.

(26) Déclaration de G. TESSIER à la Conférence internationale du travail. *Plan de la C.F.T.C.*, p. 91.

La rémunération du travail. — Malgré tous ces efforts, le travail parcellaire n'a pas encore disparu. Puisque l'ouvrier doit y consacrer quelques-unes de ses heures, quelle compensation va-t-on lui accorder pour le satisfaire et l'attacher à l'usine, sans ruiner l'entreprise: tout le problème est là.

On en arrive maintenant, comme le remarque W. SOMBART dans son livre *Le Bourgeois*, à ne plus mépriser cet amour du gain pour lui-même; l'habitude se prend de tout estimer d'une façon quantitative et d'attribuer une valeur exagérée exclusivement aux choses matérielles. « Le travail coûte, cela va de soi. Aux yeux de l'entrepreneur, il grève le prix de revient; il impose au salarié une dépense musculaire, nerveuse, il prend du temps, il exige de l'attention, il suppose peut-être un long et coûteux apprentissage. D'autre part, la perspective du salaire procuré par le travail, du meilleur rendement que permet l'emploi des travailleurs, balance le caractère onéreux du travail. *Le jugement de chacun se commercialise* » (27).

Pourquoi le patron consent-il aux hauts salaires après la période des bas salaires du xix^e siècle, sinon parce qu'il y trouve finalement son intérêt. H. FORD, dans les livres où il expose sa manière de voir, ne se dérobe pas devant une franche explication: « notre propre réussite dépend en partie des salaires que nous payons; si nous répandons beaucoup d'argent, cet argent se dépense. Il enrichit les négociants, les détaillants, les fabricants et les travailleurs de tous ordres

(27) J.-M. TONNEAU, O. P. *Le culte vrai du travail*. (Vie Intellectuelle du 10 mars 1934, p. 243).

et cette prospérité se traduit par un accroissement de demande pour nos autos ». « Si vous voulez qu'un homme consacre tout son temps et toute son énergie à son travail, donnez-lui un salaire qui le mettra au-dessus des préoccupations pécuniaires » (28).

Si, à première vue, nous avons pu garder des illusions sur la portée philanthropique de la théorie des hauts salaires, nous sommes éclairés sur le double but réellement poursuivi : le meilleur client et le rendement maximum, c'est-à-dire, en fin de compte, l'enrichissement.

Quant à l'ouvrier, ayant perdu toute notion de travail personnel, il accepte ce salaire qui lui est versé. Il ne supporte sa journée de travail que parce qu'elle lui permet de toucher son salaire à la fin de chaque quinzaine. « Le travail devient ainsi une sorte d'expiation forcée du salaire et il perd de cette manière toute valeur éducative » (29).

Les auteurs peuvent s'indigner en s'écriant : « et qu'on n'aille pas dire que le travail est la rançon du salaire, car ce serait admettre que le salaire est le prix du sang » (30), il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrier perverti par l'exemple venu de plus haut, par les pratiques du monde capitaliste, dont l'unique souci est de créer et de multiplier les débouchés à des produits toujours plus nombreux, n'a plus qu'un seul objectif : se débarrasser de plus en plus du travail en conservant l'argent.

(28) H. FORD. *Ma vie et mon œuvre*, p. 142 et 149.

(29) *Journée industrielle*, 30 juillet 1919.

(30) ARON et DANDIEU. *La révolution nécessaire*, p. 237.

L'ouvrier n'est pas responsable de cet état de choses. « La danse autour du veau d'or, déchainée par le capitalisme, l'entraîne malgré lui dans le tourbillon » (31). Il ne voit plus qu'une chose : gagner, gagner toujours plus et s'assurer ainsi des biens extérieurs pour oublier le joug subi mais haï de l'atelier. Dans ces conditions, ses instincts inférieurs, son désir de confort, de bien-être et même de jouissance sans entraves, se donnent libre cours et l'emportent sur ses aspirations idéales. « Le troupeau pâit paisiblement dans les grasses prairies » (32).

CONCLUSION

Inhumaine dans sa théorie, ou tout au moins ignorante, par principe, des besoins de l'homme et de l'ouvrier, cette conception devait fatalement dans la pratique se révéler comme non satisfaisante pour la psychologie ouvrière.

On promet bien au travailleur une réduction de ses heures de travail, mais cela semble encore bien lointain... et peu réalisable. On cherche à lui assurer de hauts salaires, mais l'ouvrier sent confusément, plus ou moins, de condescendance dans ces avantages qui lui sont octroyés et, à la surprise générale, il ne s'en trouve pas satisfait comme il le devrait. Les réformateurs, d'ailleurs, ne se sont pas cachés pour lui dire qu'ils avaient moins en vue l'amélioration de son sort que la production toujours plus accrue.

(31) W. SOMBART. *L'apogée du capitalisme*. Tome I, p. 481.

(32) W. SOMBART. *Le Bourgeois*, p. 397.

Combien donc est décevante une telle conception du travail ! Elle n'explique rien et ne donne aucun espoir à l'ouvrier. « Ton travail est dur ? La durée en sera réduite ; tu gagneras toujours plus. » Et lui se trouve en droit de répondre : « A quoi bon réduire la durée de ma journée de travail puisque vous ne donnez aucun sens à ma vie et que je ne sais pas plus qu'auparavant comment occuper ces heures de loisir... Vous faites miroiter à mes yeux la perspective de hauts salaires ; c'est bien, mais hauts par rapport à quoi?... qu'importe cette augmentation si les prix augmentent parallèlement, si mes besoins que vous m'avez appris à accroître de façon démesurée ne sont pas encore satisfaits... »

Oui, avec de tels arguments et de telles promesses, on ne sème que la révolte et le désordre. Ces remèdes n'ayant aucun fondement humain, ne font qu'ancrer davantage dans la mentalité ouvrière l'idée que le travail est un mal dont il faut réduire la durée au maximum et exiger toujours plus en compensation.

CHAPITRE II

LE TRAVAIL SERAIT A LUI-MÊME SA PROPRE FIN

« Travail ! Travail ! Il n'y a que ça ».

L'Elu

M. VAN DER MEERSCH.

Si, donc, une diminution des heures de travail ou l'augmentation de sa rémunération, conséquences d'une vue trop matérialiste du travail, ne contentent pas l'ouvrier et ne répondent pas à son besoin profond d'une conception plénière de la vie, il faut alors tourner nos regards vers une conception du travail bien différente. Il ne s'agit plus d'éluder la question par une malédiction portée *a priori* sur le travail, mais de la regarder bien en face.

En effet, que faire de ce travail, réalité concrète pour la vie de la plupart ? Puisqu'on ne peut, ni ne veut s'y soustraire on va exalter sa grandeur, sa valeur éducative, la joie qui en découle, en un mot le diviniser et lui rendre un culte véritable.

Ecartons tout de suite une confusion. Ce serait une vue trop simpliste des choses que de considérer cette nouvelle conception du travail comme une simple pré-

tention d'opposer au pessimisme précédent un optimisme béat dont le seul but serait de rendre au travail son attrait et au travailleur le goût à sa vie journalière.

C'est bien plutôt la conséquence, le point d'évolution de doctrines à la fois religieuses et philosophiques, qui, au premier abord semblent être bien loin de notre question.

BASES DOCTRINALES ET PHILOSOPHIQUES

LUTHER et CALVIN, chacun avec leur note personnelle marquent déjà une valeur au travail. « Le travail sort de ses (de Luther) mains baigné de dignité religieuse » (1) LUTHER cherche à prouver que travailler est la meilleure et unique manière de servir Dieu. CALVIN dont la religion se révèle âpre, dure et violente cherche, lui aussi, à revaloriser la notion de travail, véritable service de Dieu « Nier le monde, mais en vivant dans le monde et en agissant sur le monde, travaillez, gagnez, enrichissez-vous, tout cela pour que le monde reflète la gloire de Dieu [...] Voilà virtuellement fondé le monde moderne avec son culte du travail pour le travail » (2).

Au XVII^e siècle, sous l'influence de la Renaissance, la notion de travail se laïcise encore davantage. Le centre des intérêts humains se déplace peu à peu de Dieu sur l'homme, du ciel sur la terre. Nous trouvons un premier écho de ces conceptions chez A. DE MONT-

(1) A. TILGHER. *Le travail dans les mœurs et dans les coutumes*, p. 38.

(2) *Id.*, p. 47.

CHRÉTIEN qui écrit dans son *Traité d'économie politique* — premier livre qui porte ce nom — « L'heur des hommes consiste principalement en la richesse et la richesse en le travail » ; « l'homme est né pour vivre en continuel exercice et occupation » (3).

A proprement parler, les chants en l'honneur du travail où nous trouvons les premiers accents de sa glorification, datent du XVIII^e siècle. C'est alors qu'apparaît véritablement le dogme de la sainteté du travail, sous des plumes diverses.

C'est la pensée de VOLTAIRE « Forcez les gens au travail, vous les rendrez honnête gens » (4). Dans le même sens et plus explicitement encore c'est l'article de l'*Encyclopédie* au mot « travail » d'un auteur anonyme, qui donne bien le reflet des opinions en cours à cette époque : « Le travail est l'occupation journalière à laquelle l'homme est condamné par son besoin. Il lui doit en même temps sa santé, sa subsistance, sa sérénité, son bon sens et sa vertu peut-être.

L'homme regarde le travail comme une peine et conséquemment comme l'ennemi de son repos. C'est au contraire la source de tous les plaisirs et le remède le plus sûr contre l'ennui. Nous renfermons en nous-même un principe qui nous porte à l'action. Dès que cette activité n'a point d'objet réel, l'esprit se replie sur lui-même, il se trouble, il s'agite et de là naissent l'ennui, les inquiétudes, les appétits bizarres et désordonnés, l'oubli du devoir et l'habitude du vice » et

(3) Edition Funck-Brentano, p. 99 et 21.

(4) Cité par J. PLAQUEVENT, art. cité. *Esprit*, numéro spécial, juillet 1933, p. 521.

pour conclure « le travail du corps délivre des peines de l'esprit et c'est ce qui rend les pauvres heureux » (5)

Malgré les injustices et les souffrances des travailleurs pendant la première moitié du XIX^e siècle, le mythe du travail ne fait que gagner en crédit et en majesté. Voici FOURIER : tout sociétaire de la phalange doit « se passionner pour le travail, par amour du travail même et sans acception de bénéfice pécuniaire » (6). Toute journée de travail à la phalange est une journée de bonheur. PROUDHON, à son tour, tout en reprochant à FOURIER de n'avoir aperçu qu'un côté du problème, s'attache dans son livre *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* à opposer « à la philosophie de la *Transcendance* qui cherche en dehors de l'homme, en Dieu, les principes et les sanctions de la conduite humaine, une philosophie de l'*Immanence*, suivant laquelle l'homme trouve en lui-même les raisons de son existence et les règles de son action » (7).

PROUDHON veut que par une réorganisation du système d'enseignement professionnel et de l'atelier, le travail cesse d'être pénible, mais il veut surtout qu'il cesse d'être dégradant. En un mot, il s'agit moins à ses yeux, de rendre le travail attrayant que de l'ennobler, c'est-à-dire l'imprégner d'intelligence. « Par le travail, bien plus que par la guerre, l'homme

(5) *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* au mot *travail*. Tome XXXIV, p. 47.

(6) BOURGIN. *Fourier ; contribution à l'étude du socialisme français*, p. 238.

(7) A. BERTHOD. *Proudhon et notre temps*, p. 70.

a manifesté sa vaillance, par le travail bien plus que par la piété marche la Justice; et si quelque jour notre agissante espèce parvient à la félicité, ce sera encore par le travail » (8).

Karl MARX, à son tour, fait du travail le centre et la base de toute sa philosophie et de sa doctrine économique; héritier des économistes libéraux du dix-huitième siècle il réserve au travail une place éminente: le travail est la source de toute valeur, la seule valeur universelle, le seul étalon digne de foi. Chez MARX « le travail prend une importance et une signification métaphysiques. Il devient l'idée centrale de sa philosophie. MARX conçoit l'homme comme cause et effet, à la fois créateur et créature de lui-même » (9).

A l'heure actuelle, le progrès indéniable de la technique industrielle est la cause d'un véritable culte du progrès. Les premières années du XIX^e siècle où se concrétisent et se multiplient les applications scientifiques à l'industrie, donnent naissance à une véritable idéologie du progrès illimité. « Au premier flamboiement de ses espérances, l'homme ne conçoit pas de limites à sa capacité démiurgique, au Progrès [...] Les inventions techniques qui se succèdent continuellement, chacune rendant inutile la précédente, tout en la contenant en soi comme un moment dépassé, donnent à l'esprit d'immobilité un coup mortel. L'homme cesse de penser le monde sous la catégorie

(8) PROUDHON. *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, T. XXII, p. 251.

(9) A. TILGHER, *op. cit.* p. 87.

statique de l'Etre, de l'Essence, de la Chose; il s'habitue à penser le monde sous forme dynamique, comme emporté dans le tourbillon d'un incessant Devenir » (10).

Et quel est l'agent de ce progrès sinon le travail, sous ses formes les plus diverses. Un rapide coup d'œil sur les choses inertes qui sont autour de nous, nous apprend qu'elles ne sont utilisables, à quelques exceptions près, qu'après l'incorporation d'un certain travail de l'homme. « Seul le travail procure à l'homme les moyens de satisfaire ses besoins. La matière directement utilisable qui n'a pas besoin d'être travaillée est extrêmement limitée. L'air lui-même doit être travaillé, puisqu'on doit le réchauffer. Seule l'eau peut se boire telle quelle » (11). Encore faut-il souvent creuser des puits...

La matière une fois vaincue, l'homme n'est pas libre de se reposer. Ce serait trop commode. Par son travail, l'homme ne fait que repousser l'obstacle que lui offre la matière, il ne le supprime pas. « L'industrie pousse toujours plus loin l'obstacle que la matière oppose aux efforts de l'homme, mais cet obstacle repoussé, surgit à nouveau; l'effort de l'homme, fortifié par la victoire précédente, s'applique à le repousser encore plus loin, et ainsi de suite à l'infini. Pour l'activité industrielle la matière est une limite mobile qui se reforme sans cesse, mais peut être indéfiniment repoussée. C'est à la fois le point d'arrêt de l'effort de l'homme et le point de résistance sur lequel il peut

(10) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 52.

(11) *Id.* p. 73.

s'appuyer pour avoir à nouveau prise sur le monde ». L'activité humaine se sert de la résistance que lui oppose la matière « comme d'un escabeau pour prendre toujours de nouveaux élans qui la porteront plus haut et plus loin » (12).

L'homme ne vaut que par ce qu'il fait. « Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, *l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication* ». « Posons en principe que l'intelligence vise d'abord à fabriquer [...] Notre intelligence, telle qu'elle sort des mains de la nature, a pour objet principal le solide inorganisé » (13).

En d'autres termes, le travail est à la base de toute connaissance. Par son action sur le monde et sur la matière inerte, le travail apprend à l'homme à connaître la nature qui l'entoure. « Connaître le monde, c'est transformer le monde. Le vrai philosophe est le travailleur » (14).

De ces prémisses philosophiques, l'homme d'action tire des conséquences toutes naturelles, qui contribuent

(12) A. TILGHER, *op. cit.*, p. 101-102.

(13) BERGSON. *L'Evolution créatrice*, 44^e édition, 1937, p. 151, 166.

(14) A. TILGHER, *op. cit.*, p. 39.

encore à glorifier le travail et à refermer sur lui le cercle des recherches et des aspirations de la psychologie ouvrière. L'on espère ainsi par ce retour au culte de la nature et de la matière, sous la forme de la croyance au progrès illimité des sciences, exalter chez l'ouvrier ses facultés de travail. Et l'ouvrier s'enorgueillit — ou tout au moins les tenants de cette conception l'espèrent — « d'être un des rouages essentiels d'une prodigieuse machine à transformer et organiser la matière » d'avoir contribué, pour sa part, à faire du monde ce qu'il est sous nos yeux : réseau de routes, de rails, de canaux ; usines et entreprises gigantesques d'où la matière sort transformée... c'est à ses yeux « une pensée exaltante que de se dire qu'il collaborait au Système, à la grande œuvre de mise en valeur du monde » (15).

Cette conception, si bien équilibrée soit-elle en apparence, doit être jugée à la lumière des faits et du contact avec les réalités. En général l'ouvrier se montre peu sensible aux données d'ordre philosophique que nous venons de rappeler ; aussi cette conception doit-elle viser plus loin dans le domaine des applications pratiques. L'ouvrier n'a pas à s'embarrasser de vues spéculatives trop lointaines, car le travail auquel il consacre sa vie est essentiellement éducateur ; ce sera de plus, pour lui, la source de joie la plus pure ; le travail a droit, ainsi, à être l'objet d'un culte véritable.

(15) M. VAN DER MEERSCH. *L'Elu*, p. 116.

VALEUR ÉDUCATIVE DU TRAVAIL

Mais par quel processus le travail est-il pour son artisan une source de renouveau et de perfectionnement? A. TILGHER nous en donne la raison dans un chapitre de son ouvrage où il analyse la vision moderne de la vie. « Le travail apparaît comme la somme de tous les devoirs et de toutes les vertus. C'est dans le travail que l'homme de la civilisation capitaliste trouve sa noblesse et sa dignité. *Travaille!* Tel est le précepte qui résume pour lui toute la morale » (16). Le bien se confond avec l'activité, le mal avec la passivité. L'âme moderne asservie à la loi du progrès qui régit toute la vie actuelle, cherche à atteindre l'idéal d'une activité sans terme. Qu'on ne s'étonne plus alors qu'ainsi magnifié le travail conduise à la sainteté, « la sainteté du travail se réfléchit sur la richesse et la sanctifie » (17). Dans la même allure exaltante P. HAMP écrit: « Le moment est proche où la sainteté dans le travail sera une des grandes forces morales de la civilisation » (18). D'ailleurs « les philosophes qui se sont occupés sérieusement d'études sociales savent de quelle importance est la vocation laborieuse dans la psychologie du monde ouvrier » (19).

D'autres auteurs, sans louer dans le travail sa sainteté, se plaisent à reconnaître sa valeur en tant que

(16) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 103, 104.

(17) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 106.

(18) P. HAMP cité par P. PERRIN. *Les idées sociales de G. Sorel*. (Thèse Droit, Alger, 1925, p. 161 en note).

(19) G. SOREL. *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, p. 290.

discipline de l'esprit. Les méthodes de la technique moderne, imposées par la machine, trouvent de ce fait leur raison d'être. « La machine en lui (au travailleur) interdisant tout moment de distraction, l'oblige à la discipline, au contrôle de lui-même, à la tempérance » (20) ou en d'autres termes : « Le travail est par lui-même une discipline de premier ordre : il règle non seulement nos mouvements musculaires, mais aussi notre vie intellectuelle et sentimentale » (21).

Mais, remarque très importante, cette fonction éducative, le travail doit la remplir à l'atelier et non en dehors de l'atelier. Il ne s'agit pas — chez ces auteurs — pour l'ouvrier de remplir les heures de loisir que lui laissent son emploi par une recherche d'enrichissement de sa culture et de sa valeur personnelle. Le milieu de travail lui-même doit remplir ce rôle. Alors, ce n'est pas tant vers une réduction des heures de travail qu'il faut faire converger tous les efforts, que vers une réorganisation interne des entreprises.

C'est là l'idée maîtresse des réformes proposées par H. DUBREUIL dans tous ses livres. Pour délivrer l'ouvrier du poids accablant de son travail, il ne suffit pas de lui donner des délassements, des heures de loisirs et de les organiser. Le sens complet de la vie doit se trouver dans le travail. Toutes les réformes doivent concourir à faire du milieu industriel contem-

(20) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 120.

(21) D. YOVANOVITCH. *Le rendement optimum du travail ouvrier*, p. 330.

porain un tout harmonique au point de vue humain. Les ouvriers « ne pensent trouver leur salut que dans la fuite, ils cherchent à s'écarter du travail qui les fait souffrir et la diminution des heures de travail est le moyen par lequel ils croient marcher vers la liberté [...] La liberté devient ainsi pour eux la négation du travail et c'est pour cela qu'ils s'efforcent vers une diminution illimitée du temps qu'ils y consacrent encore par force. Ils cherchent la liberté *hors* du travail, alors qu'il faudrait la chercher *dans* le travail » (22).

Sous des formes diverses et avec des accents variés, tous s'entendent à reconnaître avec LE PLAY « la salutaire influence du travail » (23).

LE TRAVAIL, SOURCE DE JOIE

Ce n'est pas encore assez... Selon une expression de H. DUBREUIL: « Le travail est source naturelle de joie pure » (24) et c'est l'affirmation du caractère essentiellement joyeux du travail dans son essence même.

Henri DE MAN, dont le nom est si étroitement lié à cette idée, a consacré un de ses livres *La joie au travail* à l'étude de cette question. Son point de départ est catégorique et n'admet aucune atténuation quelle que soit la situation dans laquelle se trouve l'ouvrier.

« Tout travailleur tend vers la joie au travail,

(22) H. DUBREUIL. *La république industrielle*, p. 183.

(23) LE PLAY. *L'organisation du travail. Avertissement*, p. XIII.

(24) H. DUBREUIL. *Standards*, p. 265.

comme tout homme tend vers le bonheur. La joie au travail ne demande nullement à être favorisée; la seule chose qui importe, c'est qu'il ne lui soit pas fait obstacle ». « Le besoin de joie au travail est, d'emblée, l'état naturel de l'homme normal. Il est toujours là, il est toujours *tel* » (25).

Dans un autre de ses ouvrages, Henri DE MAN reprend les mêmes idées. Pour lui, l'être humain « se refuse » à toute dépossession par la machine de la joie au travail. « Il se raccroche toujours à la possibilité d'un dernier restant de joie au travail dont il a besoin, sous peine de dépérir complètement » (26).

Cependant, Henri DE MAN connaît trop bien la vie ouvrière et les conditions actuelles du travail indifférencié pour nier *a priori* que cette joie au travail ne subisse parfois des assauts redoutables. Ce n'est pas une raison pour perdre confiance. « Le destin qui se dévoile alors est certes cruel, mais il n'est pas sans espoir. Du point de vue de la santé morale de l'organisme social, le dépérissement de la joie au travail est sans aucun doute un état de maladie des plus graves. Néanmoins ce qui est malade n'est pas mort. On ne peut détruire complètement la joie au travail. Elle n'est qu'entravée, elle cherche à se frayer des voies nouvelles de réalisation » (27).

Non, ces auteurs ne ferment pas obstinément les yeux sur les conditions actuelles du travail et on ne

(25) H. DE MAN. *La joie au travail*, p. 134, 135.

(26) H. DE MAN. *Au delà du Marxisme*, p. 48.

(27) H. DE MAN. *Au delà du Marxisme*, p. 50.

saurait leur faire les reproches justifiés encourus par FOURIER et les théoriciens du socialisme utopique. Au contraire, ces difficultés qu'ils ne nient pas, leur sont une raison d'espérer des lendemains meilleurs. Aussi, ne trouvons-nous aucune recherche de compensation ou d'évasion des souffrances présentes dans des promesses d'une vie plus agréable ou plus confortable assurée par de hauts salaires. DUBREUIL affirme, à la lumière de son expérience que le rendement de l'entreprise n'est pas fonction des hauts salaires payés, mais de la joie que l'ouvrier apporte à accomplir sa tâche. N'a-t-on pas encore compris que la crainte du renvoi ou de la diminution de salaire peut être « un frein à la paresse » mais qu'elle « n'est jamais un stimulant ». « L'ouvrier que son travail ennuie est très ingénieux pour se dérober à l'effort. Il paraît donner son attention, mais il ne la dose que chichement et ne livre de son énergie que ce qui suffit pour tromper son chef. Il ne va pas franchement, il ne « se donne » pas à son travail, comme on dit très bien dans les ateliers, et n'agit pas de « tout son cœur » (28). Et ces auteurs de rêver d'une époque où l'on pourrait « faire un plaisir de ce travail qui, aujourd'hui encore est une peine. Si le travail devient agréable, on s'y rendra gaiement » (29).

L'accord est parfait, le travail est « proclamé comme la seule et unique source de félicité terrestre » (30).

(28) H. DUBREUIL. *La République industrielle*, p. 284, 285.

(29) KAUTSKY. *La Révolution sociale*, p. 155.

(30) W. SOMBART. *L'apogée du capitalisme*. Tome I^{er}, p. 47.

NOBLESSE DU TRAVAIL

Il nous faut encore ajouter une strophe à cet hymne en l'honneur du travail et redire pour terminer la grandeur et la noblesse du travail.

Comment faire naître chez l'ouvrier la conscience de cette valeur immense de la tâche qu'il exécute quotidiennement? Certes, on pourrait lui redire avec GODIN — fondateur du familistère de Guise — « Enfin arrive le jour où la Société se surprend à reconnaître qu'elle doit au Travail ce qu'elle est, qu'elle lui doit Tout! », car « le Travail ne sera plus un simple moyen de satisfaire à l'égoïsme du besoin des sens et des passions organiques: il sera le champ du Grand Concert des Intelligences, des Cœurs et des Ames pour la conquête de la Liberté, de la Fraternité et de la Justice sur la terre » (31). Malheureusement le travailleur est rarement sensible à des discours si pompeux.

Aussi est-ce à d'autres arguments que recourent les auteurs célébrant, pour l'exalter, la noblesse du travail. En effet, n'est-il pas beaucoup plus psychologique de relever les liens de solidarité que fait naître bien souvent le travail entre ceux qui s'adonnent à la même tâche; « en l'habituant à sentir son travail personnel accordé au rythme d'une grande usine, elle (la machine) développe en lui le sens de l'organisation et de la solidarité, l'accoutume aux responsabilités et au commandement: elle crée ainsi, du moins dans l'esprit de l'ouvrier, les bases d'une spiritualité plus

(31) GODIN. *Solutions sociales*, p. 285, 276.

haute » (32). « Les relations qui naissent de la communauté de vie et plus encore de la communauté d'occupations et d'intérêts, créent un lien très vif de solidarité entre les hommes et les font se sentir vraiment responsables de la part d'humanité sur laquelle s'exerce leur influence » (33).

Mais ce qui ranimera peut-être le plus le courage défaillant de l'ouvrier ce sera cette considération longuement développée par Henri de MAN, à savoir que le travail est un devoir social.

Après avoir analysé les différents éléments « positifs » de la joie au travail, il s'attarde plus longuement à celui qu'il met à part et qu'il appelle « *le sentiment de devoir social* ». Pour lui, l'ouvrier comme la majeure partie des hommes n'aura que très rarement assez de force pour secouer et se défaire « des valeurs admises », et il ajoute : « Il n'est pas un ouvrier — quelle que soit sa haine du travail — qui consente facilement, toutes considérations d'intérêt mises à part, à passer pour incapable ou paresseux aux yeux de ses chefs et de ses collègues ». De là découle pour l'ouvrier « une norme traditionnelle qui l'incite à considérer le travail comme un devoir social, du moins vis-à-vis du milieu auquel il est directement lié de par sa destinée » (34).

De ce fait l'ouvrier perd de vue la peine que lui procure son travail ; il n'y voit plus qu'un devoir à remplir envers la société. « Même chez les ouvriers

(32) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 120.

(33) M. POUSSIN. *L'Education populaire et le socialisme*, p. 206.

(34) Henri de MAN. *La joie au travail*, p. 171 et sur cette question II^e partie, III.

socialistes, la foi en la valeur du travail considéré comme une obligation envers la société est si grande, que le plus grave reproche qu'ils puissent faire aux chefs qu'ils ont eux-mêmes hissés à des fonctions supérieures, mais que, pour cette raison, ils envient, est de leur dire qu'ils « ne travaillent plus », parce qu'ils ne travaillent plus de leurs mains pour un patron » (35).

La raison pour laquelle cet auteur creuse tant cette notion du travail-devoir, « c'est que, dit-il, j'ai la conviction que la solution du problème de la joie au travail dépend, en dernière analyse, de la diffusion d'une nouvelle éthique du travail qui reposerait sur l'idée du travail-devoir considéré comme dette envers la communauté. Et pour le dire sans détours, le problème de la joie au travail est insoluble, si l'on ne fait passer l'obligation morale du travail en vue du bien commun avant tout autre mobile de travail. Autant chercher la quadrature du cercle que de vouloir faire du travail une joie pure en dehors de ce mobile » (36).

Peut-on souhaiter perspectives plus enthousiasmantes? La grandeur du travail cache aux yeux de ceux qui en souffrent cependant à l'heure actuelle, ses laideurs d'aujourd'hui. Elle a si bien pénétré la psychologie ouvrière qu'elle est à la base de ses chimères, « acte de foi dans le travail, auquel est lié un acte d'espérance dans la société de demain qui verra, croit-on, le triomphe du travail » (37).

(35) *Id.* p. 173.

(36) H. DE MAN, *La joie au travail*, p. 176.

(37) E. BORNE, *Philosophie du travail et contemplation*. (Esprit, juillet 1933, p. 562).

Si tous ces auteurs avaient poussé jusqu'au bout leurs déductions, ils concluraient avec H. DUBREUIL : « Les travailleurs doivent s'efforcer de rejeter toute idéologie qui n'ait le travail pour base. La chute des vieux cultes du passé a laissé dans leurs cœurs un grand vide et ils ont oublié le chemin des églises sans avoir trouvé celui d'un nouveau temple. Leur âme est comme troublée par les tendances vagues d'une religiosité inemployée et qui ne retrouvera d'appui solide que dans l'amour du travail enfin élevé à la dignité d'un culte » (38).

L'homme a un besoin instinctif de traduire en langage religieux ce qui fait la base de sa vie. « Cette façon de diviniser le travail n'est-elle pas une forme de ce besoin du sacré qui se trompe d'objet, qui rend à l'homme le culte qui n'est dû qu'à Dieu » (39).

CONCLUSION

Si les partisans de cette conception du travail, prêchant son sens social et sa valeur éducative, ont, en un certain sens, raison, il ne faudrait pas se hâter de conclure au bien-fondé de cette théorie et croire qu'elle est plus satisfaisante que la précédente pour la psychologie ouvrière.

En effet, que demande cette dernière ? un sens à sa vie, un but à donner à son activité et que trouve-t-elle ici, sinon son horizon fermé sur elle-même. Comme un oiseau emprisonné dans sa cage et qui se

(38) H. DUBREUIL, *La République industrielle*, p. 294.

(39) E. BORNE et F. HENRY, *Le travail et l'homme*, p. 91.

heurte aux barreaux quand il cherche à s'envoler, l'ouvrier se débat dans le cercle vicieux qui l'enserme étroitement et dont il ne peut s'échapper : « il n'y a rien hors du travail, le travail doit être tout... » (40).

Ces auteurs ont voulu libérer l'ouvrier de l'abrutissement d'une production illimitée, de l'unique soumission à l'appât de l'argent ; parallèlement ils ont détourné l'ouvrier de toute vue transcendante à sa vie terrestre et ont ramené toutes ses préoccupations non seulement à l'œuvre qui sort de ses mains mais aussi au travail qui en est l'agent. Et ainsi ils arrivent « à éliminer tout but extérieur et à ne plus donner au travail d'autre fin que lui-même » (41).

Le travail devient valeur absolue. Ne nous faisons pas illusion ; l'accent religieux donné à cette conception ne suffit pas à contenter l'ouvrier et à combler le vide qu'il sent en lui-même, car « à ce terme vous êtes devant une contradiction. Je ne sais pas où vous conduirez vos foules. Ou plutôt si, vous conduirez vos peuples adorer l'homme, vous prosternerez chacun devant sa propre image, au nom de la religion du travail » (42).

Paradoxe attristant, cette seconde conception qui, au cours de l'exposé, nous était apparue comme empreinte d'optimisme constant, se révèle, au contact de la psychologie ouvrière comme plus décevante encore.

Elle a trompé l'ouvrier qui l'écoutait, par ses mirages enchanteurs et celui-ci n'en a été que plus amère-

(40) L. JOUHAUX. *Le Populaire* du 16 septembre 1932.

(41) E. BORNE et F. HENRY. *Le travail et l'homme*, p. 166.

(42) *Id.* p. 219.

ment déçu : désillusion de voir que le progrès n'est pas illimité, que la production sans frein est illusoire ; impression décevante « du lamentable échec de cette civilisation, de ce progrès à l'infini qui laisse l'homme toujours insatisfait » (43).

Mais, plus encore pour l'ouvrier, c'est l'impression que cette conception ne lui est en rien utile. Il en est toujours au même point soumis à la loi du travail journalier et c'est ce travail dont la répétition routinière lui pèse toujours aussi lourdement, dont les conditions actuelles d'exécution peuvent être parfois si pénibles que l'on voudrait lui proposer comme fin essentielle!... Alors ce travail qui envahit toute la vie, car on a éliminé toutes les valeurs spirituelles situées au-dessus de son horizon, risque d'être pris en dégoût lui-même.

Car si le travail est pénible ou dangereux néanmoins et indispensable cependant, quelle raison invoquer? « Est-ce que quelqu'un mourrait volontiers pour une civilisation où la matière est reine et où la vie est à elle-même une fin? » (44).

Question angoissante que peu osent se poser et qui reste le cri ultime de la psychologie ouvrière en face de cette conception.

(43) M. VAN DER MEERSCH. *L'Elu*, p. 114.

(44) VAN DER MEERSCH. *L'Elu*, p. 110.

DEUXIÈME PARTIE

L'apport psychologique de la conception chrétienne du travail

Puisqu'aucune de ces tentatives ne s'est révélée satisfaisante pour la psychologie ouvrière, il nous faut alors chercher dans une autre voie, celle du « juste milieu..., vérité qui chemine entre deux erreurs » et demander à la doctrine de l'Eglise d'éclairer la route (1).

Nous souhaitons mettre surtout en évidence — dans la ligne générale de cette étude — le caractère psychologique de la conception chrétienne. Peut-on, en effet, se contenter de banalités ou de généralités, quand il s'agit d'exposer la conception chrétienne et que le but à atteindre est net : faire connaître et ap-

(1) De nombreux auteurs chrétiens ont consacré leurs ouvrages à l'exposé de la doctrine catholique du travail, soit d'un point de vue philosophique (Cf. notamment : J. HAESSLE, *Le travail*, traduit de l'allemand par E. BORNE et P. LINN. E. BORNE et F. HENRY, *Le Travail et l'Homme*), soit d'un point de vue social, c'est-à-dire faisant une large place aux justes revendications et réformes souhaitables au nom de cette doctrine (Cf. entre beaucoup d'autres : F. CAVALLERA, *Précis de la doctrine sociale catholique* et G.-C. RUTTEN, O. P. *La doctrine sociale de l'Eglise*).

Notre dessein est différent.

précier cette conception chrétienne par de simples ouvriers qui ne connaîtront jamais que le travail de leurs mains, qui ont, comme unique perspective, toute leur vie durant, le travail manuel.

Comprendre le sens chrétien du travail c'est, pour l'ouvrier, se rendre compte que cette nouvelle manière de voir est susceptible d'informer toute une vie, de transformer l'atmosphère de la vie de travail, « parce que la doctrine chrétienne, dont nous nous réclamons, c'est comme la charrue qui creuse profondément le sillon, arrache jusqu'aux racines de l'ivraie qui empêcherait le bon grain de germer et de porter un épi doré, bien gonflé. Il n'y a que notre morale chrétienne qui atteigne le fond des consciences et en arrache tout ce qui étouffe la semence de la justice et de la charité.

Voilà d'abord ce dont il nous faut être convaincus. Le « retournement » social ne s'opérera que par la christianisation de la vie totale » (2).

Pour réaliser de telles conditions, l'ouvrier a besoin de sentir que la conception qu'on lui propose est essentiellement vivante, profonde, qu'enfin il parvient au but tant attendu : un sens donné à sa vie, un sens donné à son travail.

Cet espoir n'est pas chimérique... car depuis dix ans, sur le terrain concret, la J.O.C. réalise cette mise en œuvre de la conception chrétienne ; c'est ce que nous verrons en terminant.

Avant de commencer cette étude de la conception chrétienne du travail, deux précisions s'imposent.

(2) *L'Equipe ouvrière* (Bulletin des militants jocistes), juillet 1934.

Et d'abord, il s'agit ici de la *doctrine de l'Eglise catholique* telle qu'elle est enseignée et approuvée par le Saint-Siège et la Hiérarchie apostolique.

Il existe, en effet, depuis quelques années, le mouvement des « chrétiens révolutionnaires » ou « socialistes chrétiens », groupés autour de leur organe « *Terre Nouvelle* ». Trop souvent, on a joué sur les mots, dans le but plus ou moins conscient de tromper les bonnes volontés en quête de directives, pour que nous ne sentions pas le besoin de préciser ces termes. « Pendant la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e, le mouvement socialiste chrétien se réduisit, en France, à un petit groupe de protestants (3), qui conciliaient un christianisme fervent, mais assez vague, avec un socialisme non moins fervent et non moins vague. Il fallut l'apparition de la revue *Terre Nouvelle* (4) pour que les catholiques essayassent d'allier un catholicisme qu'ils disaient authentique avec un socialisme qu'ils disaient véritable » (5).

Mais l'Eglise s'est prononcée par la voix de Sa Sainteté PIE XI: « Personne ne peut être en même temps bon catholique et vrai socialiste » (*Quadragesimo Anno*, n° 130). Aussi les catholiques s'intéressant aux questions et revendications sociales préférèrent-ils l'appellation de « *catholiques sociaux* » et ceci, encore, n'est-il pas un pléonasme: tous les catho-

(3) Cf. A. DE NEUFVILLE. *Le mouvement social protestant en France depuis 1880*. (Thèse de droit, Paris, 1927).

(4) Le premier numéro de *Terre Nouvelle*, parut le 1^{er} mai 1935. Revue mensuelle des chrétiens révolutionnaires (62, rue Grenéta, Paris 2^e). Elle fut condamnée par la hiérarchie catholique en juillet 1936.

(5) J. FOLLINET. *Morale sociale*. T. I, p. 144.

liques devraient être sociaux, « sociaux parce que catholiques », disait H. BAZIRE.

Rappelons aussi à quel titre le Saint-Siège et la Hiérarchie interviennent ici. « On ne saurait mettre en doute la compétence de l'Eglise en pareille matière, sous le prétexte qu'il s'agit d'intérêts purement économiques. LÉON XIII proclama cette compétence lorsque, envisageant, dans l'Encyclique *Rerum Novarum*, les rapports entre patrons et ouvriers, il déclarait: « c'est avec assurance que Nous abordons ce sujet et dans toute la plénitude de notre droit » (*Rerum Novarum*, n° 13). De même, PIE X, dans l'Encyclique *Singulari quadam* du 24 septembre 1912, disait: « la question sociale et les controverses qui s'y rattachent relativement à la nature et à la durée du travail, à la fixation du salaire, à la grève, ne sont pas purement économiques, ni susceptibles, dès lors, d'être résolues en dehors de l'autorité de l'Eglise » (6).

Certes, les Encycliques ne constituent pas un Traité d'Economie politique, car l'Eglise « ne se reconnaît pas le droit de s'immiscer sans raison dans la conduite des affaires temporelles » (PIE XI, Encyclique *Ubi Arcano Dei* du 23 décembre 1922). Mais réduire la question sociale à une simple question économique, voilà l'erreur dénoncée par les Souverains Pontifes: « car s'il est vrai que la science économique et la science des mœurs relèvent, chacune dans sa

(6) Lettre de la Sacrée Congrégation du Concile à S. G. Monseigneur Liénart, évêque de Lille, 5 juin 1929. Cf. sur cette question. Y. DE LA BRIÈRE. *L'Eglise et son Gouvernement* Ch. I^{er}.

sphère de principes propres, il y aurait néanmoins erreur à affirmer que l'ordre économique et l'ordre moral sont si éloignés l'un de l'autre, si étrangers l'un à l'autre, que le premier ne dépend en aucune manière du second » (PIE XI, *Quadragesimo Anno*, n° 46).

CHAPITRE PREMIER

LE SENS CHRÉTIEN DU TRAVAIL

Deux problèmes en apparence contradictoires sont à la base de toute étude qui veut être profondément compréhensive de la mentalité des travailleurs : le problème de la joie et celui de la peine au travail. C'est dans la recherche de leur adaptation mutuelle qu'ont échoué le plus souvent ceux qui ont cherché à satisfaire les ouvriers car ils aboutissaient à l'élimination de l'un des facteurs pour donner la place prépondérante à l'autre.

La conception chrétienne, parce qu'elle a un sens aigu et profond de la personne humaine et de ses exigences terrestres et surnaturelles, va donner un sens à cette joie et à cette peine en faisant comprendre à l'ouvrier que si son travail a un sens humain et social, il a également un sens divin.

§ 1. — RAPPEL HISTORIQUE

Avant d'étudier les deux faces de ce diptyque et de conclure à l'équilibre harmonieux de la véritable conception chrétienne, il nous faut remonter le cours des siècles et rappeler brièvement quelle a été la

contribution du passé à l'élaboration actuelle du sens chrétien du travail.

Chaque époque, bien caractérisée, y concourt pour une part plus ou moins importante, en rapport avec les conditions économiques et sociales, avec les préoccupations et les besoins du moment.

Le peuple hébreu puise dans l'*Ancien Testament* une conception en opposition avec celle du monde qui l'entoure. En effet, c'est dans les textes de la *Genèse* que l'on trouve pour la première fois l'affirmation du travail, loi de nature.

Dès sa création, dans le Paradis terrestre, l'homme est soumis à la loi du travail. La terre, créée par Dieu, devient l'œuvre de l'homme par le travail. Dieu fait de lui son coopérateur, Il lui donne le pouvoir de dominer la terre (*Genèse* II, 15). Le travail est alors pour Adam « une effusion d'énergie, un jeu et une joie » (1) destiné à l'accomplissement de l'être humain, Dieu désirant que l'humanité subvienne à ses besoins par son labeur.

Après la chute de l'homme, le travail, outre son caractère d'obligation naturelle, prend un caractère pénible, conséquence du péché originel. L'homme, chassé de l'Eden, entend ces paroles de la malédiction divine : « Le sol est maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain » (*Genèse* III, 17-19), paroles exprimant plutôt une dure nécessité qu'un précepte direct proprement dit.

(1) A. TILGHER. *Le travail dans les mœurs et dans les doctrines*, p. 9.

Ainsi, chez le peuple hébreu, la tâche quotidienne garde une certaine noblesse inconnue des autres civilisations. « Ne hais pas les labours pénibles, ni le travail des champs, institué par le Très-Haut » (L'Ecclésiastique, VII, 15), car ce labeur est celui « auquel Dieu impose aux enfants des hommes de se livrer » (Livre de l'Ecclésiaste, III, 10). « Il n'y a rien de meilleur pour l'homme [...] que de faire jouir son âme du bien-être au milieu de son travail » (*Id.*, II, 24).

Le travail acquiert donc une certaine dignité et une signification; il reste une loi d'harmonie et de progrès.

Le Nouveau Testament vient confirmer et élargir cette doctrine. Le travail est magnifié et sanctifié par l'exemple du Christ connu comme charpentier et fils de charpentier (Mathieu, XIII, 55, Marc, VI, 3). Ses apôtres ont également un métier manuel. Ce serait mal interpréter certains textes (notamment Mathieu, VI, 25-34 et Luc, XII, 22-31) que de voir dans les exhortations de Jésus à l'abandon à la Providence une excuse à la paresse. Ce que Jésus condamne ce n'est pas le travail en lui-même, mais seulement en tant qu'il engendre l'unique préoccupation des choses matérielles et éphémères.

Au premier siècle du christianisme, *Saint Paul* (2), citoyen romain, d'une famille pharisienne aisée, plus tard fondateur d'Eglises, n'aurait été, en aucune

(2) Cf. l'article: *Paul faiseur de tentes*, E.-B. ALLO O. P. Vie spirituelle, 1^{er} septembre 1937, p. 147.

façon, obligé de travailler de ses mains et cependant « c'est en travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à personne d'entre vous, que nous avons prêché l'Evangile de Dieu » (I. Thess., II, 9).

Se basant sur l'exemple de sa propre vie, il ordonne aux chrétiens de travailler. « Nous avons été nuit et jour à l'œuvre, dans la fatigue et dans la peine, pour n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le droit ; mais nous voulions vous donner en nous-même un exemple à imiter. Aussi bien, lorsque nous étions chez vous, nous vous déclarions que si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas manger non plus. Cependant nous apprenons qu'il y a parmi vous des gens déréglés qui ne travaillent pas, mais qui ne s'occupent que de choses vaines. Nous les invitons et nous les exhortons par le Seigneur Jésus-Christ, de travailler paisiblement pour manger un pain qui leur appartienne » (II Thess. III, 8-12).

Le travail, dans la société des premiers chrétiens, tire toute sa noblesse « de la fin dont il est le moyen. Par lui-même, il n'a aucune valeur ni aucune importance » (2 bis). C'est pourquoi, si de nombreux textes de Saint Paul font du travail une obligation pour tous les hommes, il y a également dans ses épîtres des passages qui condamnent le souci exclusif des richesses (par exemple I, Timothée, VI, 8-10).

Si, au cours des dix premiers siècles de l'ère chrétienne, l'évolution économique se poursuit dans l'ordre des faits, elle est plus lente et plus difficile à perce-

voir dans celui des doctrines. Cependant *les Pères de l'Eglise*, dans les textes qu'ils consacrent à cette notion, marquent une évolution progressive de l'idée de travail (3). Dans les écrits de Saint Jean Chrysostome apparaît l'idée que le travail est une activité naturelle de l'homme. Il s'efforce de dégager la conception chrétienne de tout pessimisme stoïcien.

Saint Augustin reprend la même notion avec toute sa délicatesse habituelle : son idée centrale est que le travail doit être transfiguré par l'amour : « ubi amatur non laboratur, aut si laboratur, labor amatur ».

Les Pères insistent beaucoup sur cette idée que le travail chasse l'oisiveté ; en effet — parallèlement à ce mouvement d'idées — dans la pratique, se développe, encore au XIII^e siècle, une conception essentiellement ascétique du travail. Dans la Règle qu'il laisse à ses frères, Saint François d'Assise leur impose un travail limité aux travaux manuels, compatible avec une vie de dévotion et convenant « aux disciples de la Très Sainte Pauvreté ».

Saint-Thomas ne se pose pas la question du travail d'un point de vue psychologique et cela n'a rien qui doive nous étonner si nous pensons au régime du travail au moyen-âge. C'est en vain que l'on chercherait chez les Scolastiques des passages de leurs écrits spécialement consacrés aux questions économiques ou au travail. Au contraire, ils posent ces questions sous

(3) Pour une étude plus détaillée sur ce sujet, se rapporter à l'article de J. Plaquevent dans le numéro spécial d'*Esprit*, juillet 1933, p. 482 et suiv.

l'angle moral sans rechercher de lois naturelles, mais avec le souci de proclamer une loi éthique et d'arriver à en préciser la formule. « Les principes destinés à régler l'activité humaine occupent cependant une place importante dans leur enseignement et leurs livres; ils y sont épars, non au hasard, mais à leur place naturelle, comme corollaires des principes moraux auxquels ils se rattachent » (4). Ce serait minimiser néanmoins le rôle de Saint Thomas et de son école, que de s'en tenir à cette constatation, car « une notion comme celle du travail avait tout à gagner à l'élucidation sans précédent qu'apportent dans la notion métaphysique et morale de l'acte humain, la philosophie de Saint Thomas.

Il n'y aurait qu'à en tirer, en temps voulu et sur de nouvelles données concrètes, toutes les conséquences pratiques » (5).

Le travail apparaît ainsi comme un droit et un devoir de nature, seule base légitime de la société, seul fondement de la propriété et du gain; il reste néanmoins soumis à une fin qui le dépasse.

Cette conception médiévale se trouve exprimée d'une façon remarquable dans les grandes cathédrales gothiques de cette époque, véritables « encyclopédies de pierre ». « La cathédrale accueille parmi ses sculptures celles qui reproduisent les humbles gestes du travail quotidien: on y voit le paysan semant, moissonnant, dansant dans les cuves de raisin. Ce sont des

(4) BRANTS. *Les grandes lignes de l'économie politique*, p. 588.

(5) J. PLAQUEVENT, art. cité, *Esprit*, juillet 1933, p. 511. Pour une analyse plus complète de l'apport scolastique en cette matière se rapporter au livre de J. HAESSLE: *Le travail*, 1^{re} Partie.

figures simples et graves, voisines de l'humanité qui peine et qui souffre, imprégnées d'un sentiment du travail viril, religieux, austère et solennel » (6).

Le travail fait partie de la vie.

Que vont nous apporter les siècles suivants? Malheureusement, il faut le constater, aucune originalité dans la pensée catholique en cette matière. Malgré l'influence dans tous les domaines de la renaissance de la pensée antique, le travail n'est pas condamné; mais cette conception chrétienne sur laquelle vivait depuis le moyen-âge toute la civilisation occidentale reste plongée dans l'oubli.

Il semblerait, cependant, indispensable que cette notion fût révisée car les conditions de travail se sont considérablement modifiées depuis l'époque de Saint-Thomas, puisque l'on est au siècle du machinisme et de l'essor de la grande industrie, et que les doctrines socialistes prennent de l'ampleur. Il est très étonnant « que l'opinion, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, ne réclame pas contre un désordre qui croît de plus en plus et s'avance vers la société comme la vague poussée par un orage venu du milieu de l'océan » (7).

Au cours du XIX^e siècle, la tâche de l'Eglise s'avère très difficile pour reconquérir la confiance des travailleurs; elle a perdu, plus ou moins, le contact avec

(6) A. TILGHER. *Op. cit.*, p. 32.

(7) Lettre de Mgr. Rendu, évêque d'Annecy au Roi de Sardaigne (1845), citée par C.-G. RUTTEN O. P. *La doctrine sociale de l'Eglise*, p. 48.

le monde du travail, car, selon le mot de PIE XI au Chanoine CARDYN en audience privée au cours de 1929, « le plus grand scandale du XIX^e siècle, c'est que l'Eglise, en fait, a perdu la classe ouvrière ».

Il ne faut pas s'y tromper, en effet, si F. OZANAM, par exemple, réalise un effort remarquable de charité, cela n'a aucune incidence en la matière qui nous intéresse. Le point de vue le plus en valeur, chez les catholiques sociaux de la première moitié du XIX^e siècle (8) c'est celui des réformes sociales qui se révèlent indispensables à un tel point que toute autre manière d'envisager les questions du travail semble inutile ou chimérique. En France, 1870 marque un réveil. « La brutalité des événements arrache à la société le masque trompeur que la vigoureuse logique de LE PLAY n'avait pas réussi à détruire, et bien des gens, endormis par les apparences de paix sociale, sont obligés de se réveiller et de constater combien la réforme est nécessaire.

Plus heureux que leurs devanciers, ils trouvent des hommes autour de qui se rallier » (9).

En effet, des hommes comme le comte *Albert de Mun* et le marquis de la *Tour du Pin* « mis en présence des dures réalités de la vie ouvrière » par le contact journalier qu'ils avaient avec le milieu de travail dans l'œuvre des *Cercles ouvriers* fondée au

(8) Cf. *Les catholiques et la question sociale de 1840 à 1870*, article paru dans les *Cahiers d'Action religieuse et sociale*, 15 novembre et 15 décembre 1937.

(9) M. EBLÉ. *Les écoles catholiques d'économie politique et sociale en France*, p. 133. Toute cette thèse est très intéressante pour cette période.

lendemain de 1870 « furent naturellement amenés à examiner sur le vif les questions économiques : le conseil s'adonna tout particulièrement à ces études et, dès 1875, une revue, l'*Association catholique*, servit d'organe officiel aux penseurs et aux écrivains qui, au sein même de l'œuvre, discutaient et élaboraient les doctrines sociales chrétiennes » (10).

Tous luttent avec énergie pour faire triompher leurs revendications, sans cependant sentir le besoin d'une revision profonde des notions en cours.

Mais « tout ce que nous venons de rappeler ne change rien, hélas ! au fait que pendant de longues années les catholiques sociaux ne furent pas suivis par la majorité de leurs coreligionnaires » (11). La politique gouvernementale suffit à passionner les esprits.

Une reprise, plus tardive, se produit également sur le plan doctrinal car l'Eglise veillait. Pressenti par quelques membres de l'épiscopat, S.S. LÉON XIII confie à l'*Union catholique d'études sociales et économiques de Fribourg* l'étude préliminaire des questions qui feront l'objet de l'encyclique *sur la condition des ouvriers* et le 15 mai 1891, LÉON XIII lançait au monde entier son encyclique « *Rerum Novarum* » (12) au milieu de la crise doctrinale qui divisait les catholiques. Elle fut à la fois conclusion et préface :

(10) M. TURMANN. *Le catholicisme social*, p. 8.

(11) G.-C. RUTTEN, O. P. *La doctrine sociale de l'Eglise*, p. 57.

(12) Nous nous référerons pour l'*Encyclique Rerum Novarum* (R.N.) à la traduction officielle française parue dans la collection « Lettres apostoliques de Léon XIII » (Tome III, p. 18-17). Les numéros sont ceux figurant en tête des paragraphes de l'édition latine officielle.

conclusion car son but était de mettre en lumière la vérité dans le chaos des idées; préface, car bien des catholiques ébranlés par ses accents, inquiets d'améliorer le sort populaire, entrent dans l'action sociale et les œuvres se multiplient.

Quarante ans après, le 15 mai 1931, S.S. PIE XI, promulguait l'encyclique «*Quadragesimo Anno*» (13) qui a pour sujet «*la restauration de l'ordre social en pleine conformité avec les préceptes de l'Evangile*». Si PIE XI revient sur le sujet traité par LÉON XIII, tout en l'élargissant, c'est dans le but de calmer les controverses ouvertes encore sur certaines interprétations et aussi pour apporter la lumière de la doctrine de l'Eglise sur des points dont l'évolution économique de ces dernières années a souligné l'importance (Q. A., n° 43).

Cet intérêt croissant, surtout depuis le début du xx^e siècle, pour les questions sociales, soit sur le plan des revendications acquises et souhaitables, soit sur le plan doctrinal et philosophique, pour intéressant et nécessaire qu'il soit, n'est pas suffisant encore pour « rendre habitable pour de jeunes chrétiens le monde du travail » (14).

C'est pourquoi, à l'heure présente les efforts de la pensée catholique portent plus spécialement sur cet

(13) *L'encyclique Quadragesimo Anno* (Q.A.), du 15 mai 1931, a paru dans les *Acta Apostolica Sedis*, numéro de juin. Le Saint Siège en a publié une traduction officielle allemande, anglaise, espagnole, française, italienne. Nous nous référons à la traduction française et pour la facilité des références nous renvoyons aux numéros des paragraphes tels qu'ils sont notés dans l'édition de *l'Encyclique de l'Action Populaire* (aux éditions Spes, Paris, 1932).

(14) Chanoine P. GLORIEUX. *Ars artium*, p. 73.

aspect profond et vital de la valeur humaine et divine du travail, car si elle arrive « à diffuser cette doctrine dans les masses et non plus dans une élite seulement, alors le travail retrouvera sa splendeur première et il redeviendra cette collaboration sublime avec le Créateur pour le plus grand bonheur de la classe ouvrière et la gloire de Dieu, le grand Travailleur » (15).

§ 2. — LE SENS HUMAIN ET SOCIAL DU TRAVAIL

Pour repenser l'idée de travail en climat chrétien, il est indispensable de revenir sur des notions qui semblent naturelles tellement elles sont courantes mais qui trop souvent ont été vidées de leur contenu chrétien et par là même ont perdu leur force de conquête.

« *Le travail est un acte humain* », cette affirmation que nous relevons dans le journal hebdomadaire de la Ligue ouvrière chrétienne (16) n'est que l'écho de la parole de LÉON XIII : le travail « est *personnel*, parce que la force active est inhérente à la personne et qu'elle est la propriété de celui qui l'exerce et qui l'a reçue pour son utilité » (R. N., n° 34).

Sans pousser l'analyse philosophique de l'idée de travail, à la suite de Saint Thomas en des domaines lointains, il nous faut cependant retenir quelques-unes des idées qui en sont la clef de voûte (17).

(15) J. CARDYN. *Vers une conception chrétienne du travail*. Conférence donnée le 7 avril 1934 à une semaine d'études de dirigeants jocistes belges. *Revue des Jeunes*, 15 juin 1934, p. 761.

(16) *Le Monde Ouvrier* du 1^{er} mai 1937.

(17) Pour une analyse plus complète, cf. J. HAESSLE. *Le travail*, p. 66 et suivantes.

De même que chaque homme est un individu singulier, de même son travail participe à ce caractère d'individualité irréductible: « Le travail est régi par le principe d'individuation. Aucun homme, dit Saint Thomas, n'est semblable à un autre » (18).

Et, second principe qui en découle: « le travail s'attribue moins à la cause instrumentale qu'au principal agent; ce n'est pas la main qui travaille, mais le sujet humain! [...] Le travail de l'homme est l'émanation directe d'une substance rationnelle, d'une personnalité libre ». C'est pourquoi on ne peut parler de travail quand on considère l'activité animale; « seule l'action orientée vers une fin est travail ».

En un mot, « le travail, fruit direct d'une activité créatrice personnelle, est singulier comme toute création » (19).

Mais cette affirmation du caractère personnel du travail ne va pas sans son corollaire exposant *le caractère social du travail*. « Du côté du sujet qui travaille, il est effort, tension de l'être et c'est ce qui le rend rigoureusement personnel et qualitatif; du côté de l'objet, il est créateur d'utilité et il prend une valeur sociale. Il apparaît ainsi comme le point d'insertion concret de l'individu dans la communauté humaine et dans l'univers. Il est à la fois expression d'une personnalité originale, domination de la matière et service social. Il fait le lien de la personne avec l'univers et avec la société » (20).

(18) J. HAESSLE, *Op. cit.*, p. 70.

(19) *Id.*, p. 66, 68 et 72.

(20) E. BORNE et F. HENRY, *Le travail et l'homme*, p. 135.

Le travail est ainsi la marque sensible du lien de l'homme avec l'homme. « Il est une école de service social, une expérience de la solidarité humaine, une preuve concrète de la réalité de l'humanité. Le travail a sa racine sociale dans l'impuissance où est l'homme de se suffire lui-même, dans le besoin qu'il a du concours des autres » (21).

Et, ceci est une réalité vivante, concrète pour l'ouvrier dans sa vie de tous les jours à l'atelier ou dans sa famille; il sait qu'il n'est pas seul, qu'il est une unité dans un tout plus grand que celui qui l'entoure sans l'absorber, sans détruire sa personnalité. « Bien loin d'avoir anéanti la personnalité, la doctrine de l'Eglise sur la justice sociale ne combat que l'individualisme. Elle exige des citoyens qu'ils servent la société pour avoir le droit de s'en servir; qu'ils versent au trésor commun toutes leurs ressources matérielles, intellectuelles et morales, pour que le bien commun à son tour rejaillisse sur chacun d'eux et permette à tous indistinctement de développer leur personnalité au maximum. C'est pour cela qu'ils vivent en société » (22).

L'expérience de tous les jours lui apprend aussi que son métier, comme ceux des autres travailleurs « pour une part plus ou moins grande, concourt à la construction de la Cité », car « non seulement le travail est utile à tous, il doit produire une cité harmonieuse et paisible où l'on vivra heureux; mais il

(21) *Id.*, p. 141.

(22) Révérend Père GILLET, O. P. *Conscience chrétienne et justice sociale*, p. 147.

ne le peut que dans la collaboration sincère, consentie de tous » (23).

Faisant abstraction pour un instant du monde du travail tel qu'il se découvre aujourd'hui aux yeux des travailleurs, le sens chrétien du travail se révèle comme un très bel idéal.

« En soi, le travail quel qu'il soit est sain et ennoblissant, même le plus humble des travaux manuels, car il apporte la coopération de l'homme au progrès et au mieux-être de ses frères. [...] Emprise de l'esprit sur le monde matériel qu'il transforme et améliore; prise de possession et utilisation des ressources multiples cachées par Dieu au sein du monde pour que l'homme s'en serve et en même temps développement de ses propres facultés, mise en œuvre de ses énergies, épanouissement de ses forces et bien-être résultant de leur exercice; joie du beau travail accompli, fierté de la conquête réalisée; n'y a-t-il pas tout cela dans le travail tel que Dieu l'avait voulu dès le début pour l'homme? » (24).

Le travail, en effet, est bien une loi de nature posée par Dieu avant la chute originelle et le péché « ne lui a pas ôté sa magnifique vocation humaine » (25).

Très naturellement, une *joie naturelle* va naître du travail, si rien ne vient l'entraver. « Il y a un ordre original de joie que seul le travail peut donner : joie pour l'homme l'avoir atteint par son activité labo-

(23) P. GLORIEUX. *Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail*. (Vie spirituelle, 1^{er} septembre 1937, p. 194).

(24) Chanoine⁶. GLORIEUX. *Ars artium*, p. 65.

(25) E. BORÉ et F. HENRY. *Op. cit.*, p. 135.

rieuse une fin qui est jugée bonne, d'avoir par elle accru sa personnalité, d'avoir créé de l'utilité pour les autres hommes » (26). Le plus souvent cette joie n'est pas d'ordre sensible, mais d'ordre supérieur intellectuel et spirituel; elle résulte d'une réflexion sur l'œuvre faite.

Il y a donc une erreur fondamentale chez ceux qui nient la possibilité de toute joie au travail: pessimisme de ces « pseudochrétiens » interprétant mal le texte de la Genèse « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Ils font du travail pénible la conséquence du péché originel. Toute recherche de joie au travail leur paraît coupable « comme s'il n'était pas sacrilège de prétendre séparer la peine et le travail que les desseins providentiels ont voulu unir indissolublement tant qu'il y aura des fils d'Adam. Un travail qui ne serait pas pénible serait donc aussi impensable qu'un cercle carré » (27).

On aboutit, avec ces auteurs, à une morale du travail qui n'est que pure ascèse, mais qui, alors, n'est plus pleinement humaine, puisqu'elle mutile le travail de toute joie naturelle et épanouissante.

Cependant, cela semble presque normal de nier toute possibilité de joie dans les conditions actuelles du travail.

Et c'est là le tragique de la situation. Dans le monde où vivent les travailleurs, « rien ne répond à

(26) E. BORNE et F. HENRY. *Op. cit.*, p. 142.

(27) *Id.*, p. 130.

leurs aspirations, tout s'oppose à leur idéal : un monde révolté et douloureux et anti-chrétien. Non seulement il ignore l'enseignement évangélique sur le travail et son sens, mais il semble lui infliger le démenti le plus grave. [...]

Dans l'immense majorité des cas, il faut bien le reconnaître, les conditions actuelles du travail s'opposent au but que Dieu lui a providentiellement assigné » (28).

Le christianisme, néanmoins, sans fermer les yeux sur la vie quotidienne des ouvriers, ne veut pas en faire des résignés ou des révoltés, aussi insiste-t-il pour que l'on comprenne que le sens chrétien du travail exige des réformes dans le domaine des réalisations concrètes.

Et tout d'abord la question du *droit au travail*, car il est la source des autres droits du travailleur. Il ne s'agit pas du « prétendu droit de l'individu sans travail de s'adresser à l'Etat pour réclamer de lui une occupation rémunératrice et un salaire », mais bien plutôt, « l'obligation de travailler que Dieu a imposée à l'homme dès l'origine du monde engendre le droit de travailler » (29).

Ce droit semble d'ailleurs tout naturel car « si dans l'ordre spéculatif nous reconnaissons à l'homme un droit à l'existence, il en découle pratiquement le droit de posséder et le droit d'acquérir ce qui est nécessaire

(28) P. GLORIEUX. *Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail*. (Vie Spirituelle, 1^{er} septembre 1937, p. 200).

(29) *Code Social* de l'union internationale d'études sociales de Malines. 2^e édition, n° 88.

à sa conservation » (30). Ceci est la conséquence naturelle du caractère personnel du travail; le travailleur ne peut et ne doit être absorbé par la société au point de perdre toute individualité dans son travail.

« La puissance de travail est absolument propre à l'ouvrier; elle appartient indissolublement au domaine physique de la personne humaine qu'aucune volonté extérieure ne peut violer. Elle n'est ordonnée qu'à l'ouvrier qui seul peut disposer de ce *sum* » (31).

En conséquence, dans les limites d'une « justice naturelle plus élevée et plus ancienne » l'ouvrier doit pouvoir discuter librement avec l'employeur les conventions qu'il lui plaira d'adopter.

Le travail, une fois assuré, doit permettre au travailleur de vivre honorablement et de faire vivre les siens. C'est pourquoi les Souverains Pontifes insistent sur la question du *juste salaire*.

« Et tout d'abord, on doit payer à l'ouvrier un salaire qui lui permette de pourvoir à sa subsistance et à celle des siens ». (Q. A. n° 77). « Ce salaire vital, comprenant la subsistance du travailleur et de sa famille, l'assurance contre les risques d'accident, de maladie, de vieillesse et de chômage, est le salaire minimum dû par l'employeur en justice » (32). De ce principe, le Saint-Père tire les conséquences suivantes, à savoir que le salaire du père devant suffire à le faire vivre ainsi que sa femme et ses enfants, la place de la mère est naturellement au foyer (33).

(30) J. HAESSLE, *Le Travail*, p. 217.

(31) *Ibidem*, p. 220.

(32) Code Social, n° 136.

(33) Cf. Encyclique *Casti conubii* de S. S. Pie XI, 31 décembre 1930.

Ce droit à un salaire équitable ne doit d'ailleurs pas faire perdre de vue que son taux doit être fixé également en tenant compte de la situation de l'entreprise, des exigences du bien commun et des nécessités de l'économie générale.

Pour que l'ouvrier puisse consentir à reconnaître une valeur humaine à son travail, d'autres conditions doivent encore être réalisées sur lesquelles l'Eglise a attiré l'attention à plusieurs reprises.

L'ouvrier a droit à voir diminuer le nombre des *heures de sa journée de travail* si, par suite des progrès de la rationalisation, sa fatigue est accrue par la monotonie et la rapidité de la succession des tâches. La nouvelle loi instituant la semaine de quarante heures (21 juin 1936) et celle qui en est le corollaire créant le congé payé annuel (20 juin 1936) marquent un progrès dans le sens indiqué comme souhaitable par LÉON XIII en 1891. « L'activité de l'homme, bornée comme sa nature, a des limites qu'elle ne peut franchir. Elle s'accroît sans doute par l'exercice et par l'habitude, mais à la condition qu'on lui donne des relâches et des intervalles de repos. Ainsi le nombre d'heures d'une journée de travail ne doit-il pas excéder la mesure des forces des travailleurs, et les intervalles de repos devront-ils être proportionnés à la nature du travail et à la santé de l'ouvrier, et réglés d'après les circonstances des temps et des lieux » (R. N. n° 33).

Il en est de même pour le principe du *repos hebdomadaire dominical*. « Ainsi allié avec la religion, le

repos retire l'homme des labeurs et des soucis de la vie quotidienne, l'élève aux grandes pensées du ciel et l'invite à rendre à son Dieu le tribut d'adoration qu'il lui doit » (R. N. n° 32).

Libérer l'ouvrier de sa tâche écrasante et lui donner le repos auquel il a droit pour refaire l'équilibre de ses forces physiques et morales, ce n'est pas entendre par là « une plus large part faite à une stérile oisiveté, ou encore moins, comme un grand nombre le souhaitent, ce chômage fauteur des vices et dissipateur des salaires » (R. N. n° 32). Les heures libres données à l'ouvrier « doivent lui permettre de vaquer à son développement intellectuel et d'accomplir ses devoirs religieux, en même temps que de prendre les distractions utiles, auxquelles tout être humain a droit » (34).

Il est néanmoins chimérique de se bercer de l'illusion que le travail tend à disparaître — tout au moins sous cette forme du travail manuel indifférencié — aussi *l'atmosphère de l'atelier* doit-elle être physiquement et moralement humaine. L'employeur doit donc veiller à l'hygiène de l'atelier. « L'air et la lumière des salles de travail, la propreté de ces locaux, des réfectoires, des vestiaires, la protection contre les accidents, contre les maladies professionnelles, ces points méritent d'attirer continuellement l'attention des employeurs et des employés ».

« L'hygiène physique n'est rien sans l'hygiène morale. Aussi le travail ne doit pas constituer pour le tra-

(34) F. CAVALLERA, *Précis de la doctrine sociale catholique*. 1^{re} édition, 1931, p. 210.

vailleux une occasion lointaine ou prochaine de péché et le patron est tenu de veiller à la propreté morale de son entreprise. Il évitera les ateliers et les bureaux mixtes; il fera en sorte que les ouvrières ne se trouvent pas sous les ordres d'un contremaître, ni les jeunes employés sous ceux d'une femme; il ne tolérera ni les tenues débraillées, ni les conversations ordurières » (35).

Il faut enfin, dans la mesure du possible, *intéresser l'ouvrier à la marche générale de l'entreprise*, lui expliquer le comment et le pourquoi de sa tâche.

En effet, trop souvent, si l'ouvrier perd tout goût à son travail et ne sait plus découvrir la saine joie qui devrait en découler, c'est parce qu'il n'en comprend plus le sens. Il se sent le manœuvre interchangeable au gré des besoins, auquel aucune initiative n'est laissée. Or, l'homme sait bien qu'il n'est pas une simple machine comme les autres, plus perfectionnée ou plus délicate, mais qu'il est un être pensant qui a droit à être intéressé, au delà de sa tâche monotone, à l'ensemble de l'œuvre à laquelle il concourt pour une part, si minime soit-elle. « On ne saurait, de ce point de vue, trop louer certaines initiatives patronales, comme la boîte à suggestions, la prime aux inventions et aux améliorations, l'organisation rationnelle de l'apprentissage, les conférences, les séances de cinéma et les visites d'ateliers, qui révèlent aux ouvriers l'ensemble et le détail d'une entreprise » (36).

(35) J. FOLLIET, *Morale sociale*, t. II, p. 59 et 61.

(36) *Ibidem*, p. 63.

Joseph WILBOIS rapportant des essais très intéressants de collaboration et de compréhension réciproques entre employeurs et ouvriers, réalisés dans de petites industries, conclut : « Certes de tels événements, comme une telle organisation, ne sont possibles que dans des maisons où les tâches sont assez variées et assez difficiles pour exiger des ouvriers qu'ils ressemblent un peu à des ingénieurs. On réussirait à coup sûr moins bien avec de purs manœuvres. Néanmoins ce qui ne serait pas entièrement applicable peut être partiellement imité. *Etablir entre la direction et la main-d'œuvre des rapports organiques et humains, c'est une règle qui doit réussir partout* » (37).

S'il est donc indispensable au plein épanouissement de la personnalité de l'ouvrier et à l'éclosion de sa joie au travail que ses droits soient ainsi respectés, il est non moins utile, pour le bon équilibre de la société, que le travailleur se souvienne qu'il a également des *devoirs*. « Il doit fournir intégralement et fidèlement tout le travail auquel il s'est engagé par contrat libre et conforme à l'équité; il ne doit point léser son patron, ni dans ses biens, ni dans sa personne ». (R. N. n° 16).

En un mot, et d'une façon plus précise, il doit avoir le sens de « *sa responsabilité sociale* ». L'ouvrier a

(37) J. WILBOIS, *La nouvelle organisation du travail*, p. 47, et sur cette question, ch. II, § II. Cf. également pour une étude plus détaillée des procédés imaginés pour réaliser cette participation ouvrière à l'organisation du travail ou à la gestion des entreprises : H. DUBREUIL, *A chacun sa chance* (notamment ch. III. IV et V) et un article de la *Vie Intellectuelle* du 10 septembre 1936 : *La participation ouvrière à l'organisation du travail*.

plus facilement que quiconque, surtout dans la grande entreprise actuelle, le sentiment que son travail ne peut pas être considéré comme « un geste isolé » et tout naturellement, il y voit un « véritable lien d'amitié ».

Il ne peut s'agir ici d'entrer dans de plus amples détails et d'analyser les cas concrets. L'Eglise exige des travailleurs comme des employeurs, liés par le contrat, la bonne foi dans son exécution et la fidélité à s'acquitter de ses engagements.

« Ce sera le rôle de la conscience professionnelle de dicter à chacun son devoir : chez le travailleur le souci de fournir intégralement, en qualité et en quantité, le travail promis : donc ni sabotage, ni négligence grave ; préoccupation de gagner réellement le salaire à recevoir, d'assurer la bonne marche des affaires, de veiller à l'entretien des machines, outils, matières premières à lui confiés, en évitant le gaspillage, de se conformer aux règlements et d'une façon générale, de se soumettre à la discipline acceptée par la signature du contrat » (38).

Le travail ainsi envisagé comme un « honneur » fait véritablement partie de la vie. Il permet de réaliser le plein épanouissement de la personne ; il devient la « racine profonde » de l'être. Serait-il donc chimérique d'espérer redonner à l'ouvrier cet état d'esprit, ce comportement vis-à-vis de son travail, que décrit Charles PÉGUY : « Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble,

(38) F. CAVALLERA, *Précis de la doctrine sociale catholique*, 1^{re} édition, 1931, p. 206.

égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de *l'ouvrage bien faite*, poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales [...].

Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le salaire ou moyennant le salaire [...]. Pour eux, chez eux il n'y avait pas l'ombre d'une réflexion. Le travail était là. On travaillait bien.

Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu. C'était l'être même du travail qui devait être bien fait [...].

Ils disaient en riant [...], que *travailler c'est prier*, et ils ne croyaient pas si bien dire » (39).

Le sens chrétien du travail vient éclairer encore un dernier problème, celui de la *lutte des classes* en rappelant le rôle et l'importance des vocations temporelles.

On ne saurait nier, certes, que la lutte des classes n'ait joué un rôle dans l'histoire du progrès social, mais l'erreur est de conclure qu'elle est un état normal du corps social. On oublie le véritable sens des « vocations temporelles » pour n'y voir qu'une somme

(39) Ch. PEQUY, *Œuvres complètes*: tome III (L'Argent), p. 388, 389, 390 et 391.

d'intérêts particuliers et égoïstes, sans aucun rapport avec ceux des autres.

Voici d'ailleurs l'enseignement de LÉON XIII : « L'erreur capitale dans la question présente, c'est de croire que les deux classes sont ennemies l'une de l'autre, comme si la nature avait armé les riches et les pauvres pour qu'ils se combattent mutuellement dans un duel obstiné. C'est là une aberration telle qu'il faut placer la vérité dans une doctrine opposée ; car, de même que dans le corps humain les membres, malgré leur diversité s'adaptent merveilleusement l'un à l'autre de façon à former un tout exactement proportionné et qu'on pourrait appeler symétrique, ainsi, dans la société, les deux classes sont destinées par la nature à s'unir harmonieusement et à se tenir dans un parfait équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre : il ne peut y avoir de capital sans travail, ni de travail sans capital. La concorde engendre l'ordre et la beauté ; au contraire d'un conflit perpétuel, il ne peut résulter que la confusion des luttes sauvages » (R. N. n° 15).

« La cause des antagonismes sociaux ne réside donc pas dans la nature des choses. D'où il suit que la paix sociale ne dépend pas de modifications de l'ordre naturel [...]. Le défaut est dans la volonté de l'homme et plus avant dans son intelligence » (40).

Le véritable remède, les Souverains Pontifes l'indiquent clairement, ne pourra être trouvé que dans un changement des consciences et des cœurs, pénétrés des principes de justice et de charité sociales.

(40) J. HAESSE, *Le Travail*, p. 200.

« Une vraie collaboration de tous en vue du bien commun ne s'établira donc que lorsque tous auront l'intime conviction d'être les membres d'une même famille » (Q. A. n° 148).

§ III. — LE SENS DIVIN DU TRAVAIL

Malheureusement, à l'heure actuelle toutes ces conditions ne sont pas encore réalisées pour la plupart des ouvriers. « La vie de l'ouvrier n'est pas une idylle qui se déroule sagement, pour des garçons bien pétris d'idées chrétiennes, dans un cadre idéal, ou neutre, quelque part sur le front du travail. La vie ouvrière, c'est, pour tel jeune mineur, au fond de la mine qu'elle se passe chaque jour, avec des exigences de rendement toujours croissantes, avec des sanctions appliquées brutalement et pas toujours justement; c'est, pour l'ouvrier du textile, au milieu du bruit assourdissant des métiers, dans l'immense salle de la filature, à la température chaude et humide, à côté d'ouvrières à moitié dévêtues; c'est pour l'ouvrier de la métallurgie, dans l'atelier d'ajustage où il faut se hâter parce qu'on est aux pièces, et qu'en travaillant dur on arrive à peine à faire sa journée; c'est pour un autre, dans tel hall où l'on travaille à la chaîne, et où nul retard, nulle distraction n'est permise. Or, qui osera prétendre que dans ce cadre du travail, tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes? » (41).

La conception chrétienne parce qu'elle ne veut pas, malgré la force des apparences se laisser aller à dire

(41) Chanoine P. GLORIEUX, *Ars artium, pour les aumôniers jocistes*, p. 67-68.

avec ce pessimisme chrétien que nous dénonçons plus haut que le travail est l'expérience d'une malédiction, va-t-elle alors, comme d'autres l'y invitent, consentir à cet optimisme qui règne dans certains milieux sociaux où « l'on rêve de « baptiser » le machinisme parce qu'il « est »; parce qu'il est un « progrès », parce « qu'on ne revient pas en arrière? » (42).

Non, car elle dénonce là encore une erreur psychologique et doctrinale. A l'ouvrier, auquel elle a révélé que sa joie au travail était naturelle et voulue par Dieu, elle va démontrer que la peine qu'il ressent a également une signification, parce que son travail a un sens divin.

« Le vieux thème de la glorification chrétienne du travail, que certaine apologétique semblait avoir usé, reprend en de telles conjectures toute sa valeur. Car le voici planté en pleine réalité chrétienne [...] Ce n'est pas seulement la tâche individuelle qu'il s'agit de sanctifier comme « un devoir d'état » isolé et abstrait; c'est le travail dans sa substance collective où chacun est engagé, entraîné, écrasé peut-être: le milieu de travail, avec son armature et ses techniques, son atelier et ses bureaux, ses soucis, sa concurrence, sa fragile sécurité, sa grandeur et ses misères » (43).

Ainsi, le sens chrétien du travail dépasse largement les auteurs *personnalistes* qui ont mis le point final de leurs théories dans l'homme. S'opposant aux théoriciens dont nous avons esquissé les doctrines dans

(42) M. MALCOR, *Au delà du machinisme*, p. 242.

(43) M.-D. CHENU, O. P. *Dimension nouvelle de la chrétienté*. (Vie Intellectuelle du 25 décembre 1937, p. 342).

la première partie, ils ont compris que le travail avait une valeur humaine et personnelle. Accablant de leur mépris ceux qui n'ont en vue que l'aspect productif du travail, ils affirment que le travail doit être envisagé sous un autre angle, si l'on veut aboutir à une solution définitive. « Les problèmes qui se posent devant l'humanité sont économiques et techniques, certes. Ils ne sont pas seulement techniques et économiques : *Le point initial du redressement nécessaire se trouve dans l'homme même* » (44).

« Pour sortir de la confusion et du désordre présents, et, pour accéder à un ordre nouveau, il n'y a qu'un ressort utile : l'homme. Que l'homme reprenne simplement le goût d'être un homme. C'est le premier pas, le pas décisif de la Révolution personnaliste et spirituelle » (45).

Certes de telles vues sont intéressantes et contribuent à faire sortir le monde présent de l'ornière matérialiste où il risque de s'embourber. Mais qui ne sent combien cela reste encore insuffisant. Il faut éviter, coûte que coûte, d'être dupe « de la grandeur — d'ailleurs réelle — d'un certain personnalisme » (46), car l'homme n'est pas à lui-même sa propre fin, le christianisme lui rappelle qu'il est appelé à une fin surnaturelle.

Il faut donc revivifier des notions anciennes pour en tirer des enseignements qui sont indispensables, à

(44) A. MARC, *La machine contre le prolétaire*. (Esprit, numéro spécial de juillet 1933, p. 596).

(45) A. DANDIEU, *Le travail contre l'homme*. (Esprit, numéro spécial de juillet 1933, p. 584).

(46) R. P. BOISSELOT, O.P., Sainteté et personnalité. *Compte rendu de la Semaine sociale de Clermont-Ferrand*, 1937, p. 493.

l'heure présente, pour que l'ouvrier qui ne ressent plus que la peine au travail au point de croire toute source de joie à jamais tarie, retrouve le sens de sa vie. « Le travail est dans le sens de la vocation humaine et cependant il est douloureux. La matière faite pour moi me résiste, la nécessité de l'entr'aide m'est amère: sans le péché, l'homme n'eût pas éprouvé la résistance des choses et la résistance des hommes » (47).

« Ce que la volonté eût embrassé librement comme un exercice agréable, la nécessité y a ajouté, après le péché, le sentiment de la douleur et l'a imposé comme une expiation » (R. N. n° 14) et LÉON XIII ajoute: « S'il en est qui promettent au pauvre une vie exempte de souffrances et de peines, toute au repos et à de perpétuelles jouissances, ceux-là certainement trompent le peuple et lui dressent des embûches où se cachent pour l'avenir des calamités plus terribles que celles du présent » (R. N. n° 14).

Le travail, du fait de notre nature déchue, sera toujours, plus ou moins, dans son exercice une violence faite à nous-mêmes.

« La vocation d'éternité s'impose donc à l'ouvrier avec tout ce qu'elle comprend de vraie valeur spirituelle [...]. Le travail est le chemin douloureux et glorieux qui nous mène au bien et au plus intime bonheur. Le Christ n'a pas ôté la peine du travail, mais il l'a transfigurée en instrument de vertu et en source de mérite » (48).

(47) F. BORNE et F. HENRY, *op. cit.*, p. 221.

(48) J. HAESSLE, *Le Travail*, p. 79.

L'ouvrier sait alors que son travail est le moyen mis par Dieu à sa disposition pour atteindre à sa fin surnaturelle. Ce n'est pas encore tout : l'homme qui a été créé pour travailler trouve dans cet exercice la manière par excellence de *ressembler à Dieu*. Comme lui, à son échelle certes, l'homme peut être dans le monde cause d'effets nouveaux : « Quoi de plus divin sur la terre que d'être ouvrier avec Dieu » (49).

De plus le travailleur imprime dans son œuvre quelque chose de lui-même ; il imite ainsi, d'une certaine façon, la bonté de Dieu, car toute bonté est, par essence, communicable.

Dignité du travail, « dignité métaphysique qui donne à l'humble activité musculaire la dignité d'une cause seconde et la fait collaborer au développement de la création. Dans la mesure où une créature est cause, elle est image de Dieu, image de la causalité souveraine. Or, l'ouvrier, comme l'artiste, ajoute sans cesse plus de perfection à l'œuvre divine, même si cette perfection est toujours à refaire, si elle s'use en entretenant la vie des hommes. Le travail n'est donc pas exactement créateur [...] ; mais il coopère à la création ; dans l'ordre naturel le travailleur, comme le chrétien dans l'ordre surnaturel, est aussi, suivant le mot de Saint Paul, *adjutor Dei* » (50).

C'est pourquoi, que l'ouvrier se dise matérialiste, qu'il aime son travail ou qu'il le déteste, ce qui est plus rare, « il met dans son labeur un infini, l'infini de la ressemblance divine. S'il ne le sait pas, c'est un

(49) J. HAESSELE, *op. cit.*, p. 64.

(50) E. BORNE et F. HENRY, *op. cit.*, p. 137.

grand malheur. Si la société l'empêche de le savoir, c'est une grande injustice » (51).

« Ainsi nous devons considérer notre travail comme une vocation voulue de Dieu pour chacun d'entre nous, et donc, comme une activité religieuse, au sens le plus large du mot ; et nous seuls pouvons parler de « religion du travail ».

Par notre travail, dans nos usines, ateliers ou bureaux, nous devons être les collaborateurs de Dieu qui, en même temps que nous continuons son œuvre créatrice, veut que nous poursuivions notre perfection spirituelle, l'épanouissement de notre personnalité, la réussite divine de notre vie ; nous devons être les collaborateurs du Christ qui, nous unissant tous dans sa charité, veut que nous soyons auprès de nos camarades de travail, les distributeurs de ces valeurs surnaturelles » (52).

Si le travail est voulu par Dieu pour chaque homme, sous la forme particulière du travail manuel pour l'ouvrier, si ce travail lui permet de collaborer à l'œuvre de Dieu, il faut aussi, pour qu'il garde son caractère religieux ainsi défini, que le travailleur sente que sa tâche journalière, si monotone ou si matérielle soit-elle, peut être vivifiée par l'esprit qui l'anime... « Nous allons lui (au travailleur) donner de la prière la vraie conception chrétienne afin qu'elle devienne l'âme de sa vie journalière [...]. Peu à peu il arrive [...] à faire de toute sa vie de travail une vie de prière dont

(51) *Id.*, p. 139.

(52) *L'Equipe ouvrière* (bulletin mensuel des militants jocistes) de juin 1934, p. 107.

le Christ est la source [...]. Prier, ce n'est pas seulement avoir un chapelet dans sa main ou un livre de prière; on prie avec son marteau, avec sa scie, avec son rabot, on prie à son banc de travail » (53).

Ce n'est pas encore tout, et le sens divin du travail permet de donner à l'ouvrier une dernière leçon, couronnement de tout ce que nous venons d'exposer. Alors que tout semble se liguer pour que les travailleurs perdent tout goût à leur travail et deviennent des révoltés ou des aigris, ils apprennent que leur travail même pénible, parce que pénible, prend un sens merveilleux. « Ils croient, ces jeunes travailleurs engagés dans les conditions présentes du monde du travail, que ses rudesses et ses souffrances, comme sa monotonie d'ailleurs, et sa platitude ou sa fatigue, ont un sens nouveau pour qui a perçu le problème de la Rédemption toujours en voie d'achèvement [...]. Une image qu'ils aiment, où l'on voit un ouvrier halant à grand peine une péniche qu'on devine, et tendant la main au Maître qui porte sa croix, traduit pour eux la grande phrase où Saint Paul avait parlé de l'achèvement des souffrances du Christ pour son Corps qui est l'Eglise. Ils croient à sa valeur de réparation personnelle, à sa valeur de rédemption et d'apostolat pour leurs frères, à la valeur surnaturelle que leur titre d'enfants de Dieu, et la grâce qui habite en leur âme, confère à leurs moindres gestes, à toutes ces démar-

(53) Chanoine CARDIEN, Conférence donnée au Séminaire d'Issy le 4 décembre 1929.

ches et ces fatigues qui constituent leur vie de travail » (54).

Ce n'est pas seulement le travail qui est ennobli par de telles perspectives... L'ouvrier perçoit également qu'il va enfin lui être donné de comprendre *le sens de sa peine au travail*. Ceux qui avaient voulu nier toute peine au travail ne l'avaient pas contenté car il savait, mieux que quiconque, la réalité de son effort pénible que ne faisaient disparaître ni les explications théoriques, ni les promesses chimériques.

Pour comprendre toute la valeur chrétienne de la peine au travail, il nous faut distinguer, car elle est double dans sa nature.

« D'abord la *peine normale* liée à tout effort qui rencontre une résistance, effort que la répétition et la monotonie peuvent rendre terriblement lassant [...]. Le péché originel a alourdi la volonté humaine et nous sentons notre effort meurtri par les blessures du péché: depuis la faute il y a une lourdeur et une raideur attachées à la pratique de tout acte de raison et de vertu et le travail est raison et vertu. Par lui l'homme est forcé de s'oublier, de se donner à une œuvre extérieure, de mettre son centre pour ainsi dire en dehors et en avant de lui, d'accepter une loi étrangère [...] Et cet effort est odieux à l'homme parce qu'il va en sens inverse du péché originel par lequel l'homme s'est replié sur lui-même, s'est isolé, s'est préféré. Si donc le travail paraît faire violence à la

(54) P. GLORIEUX. *Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail*. (Vie Spirituelle, 1^{er} sept. 1937, p. 202).

nature humaine, c'est que cette nature a déjà subi la violence du péché originel » (55).

Cette peine, conséquence normale du péché, que l'homme n'aurait pas connue dans l'état de nature intègre, a quelque chose de sain parce qu'elle implique une lutte contre soi-même, « elle nous fait remonter une pente ».

La peine au travail, ainsi limitée, « ne renferme donc pas plus de mystérieuse malédiction que la peine de n'importe quel effort » (56). Elle devrait donc même être source naturelle de joie.

Malheureusement ce n'est pas tout. A cette peine « normale dans l'humanité présente, s'ajoute dans le monde capitaliste une peine franchement anormale. Les conditions économiques modernes rendent impossible ou difficile la joie intellectuelle dont nous parlions. L'ouvrier voit de moins en moins l'utilité humaine de ce qu'il fait. Son travail devient une marchandise qu'il vend et dont le prix est soumis aux fluctuations du marché économique. Le produit de son travail ne lui appartient pas [...]. Le travail se trouve donc privé de sa finalité naturelle et subordonné à l'argent, soumis à des conditions exactement inhumaines. D'où une peine anormale, aggravée encore par une mauvaise distribution des tâches » (57).

A proprement parler, on ne peut donner un sens à cette *peine anormale* du travail tenant aux circonstances actuelles; la lumière de la doctrine chrétienne

(55) E. BORNE et F. HENRY, *op. cit.*, p. 148.

(56) *Id.*, p. 150.

(57) E. BORNE et F. HENRY, *op. cit.*, p. 151-152.

va permettre alors, si on ne peut la supprimer en portant remède aux conditions du travail, de la diviniser par l'intention avec laquelle on l'accepte.

« Le travail pénible ne peut-il pas servir à se purifier et à expier? N'est-il pas, si l'on veut, l'occasion des plus sûres et solides conquêtes sur soi; n'est-il pas source de progrès et d'ascensions? Surtout, ne prend-il pas sa place, sublime cette fois, dans le plan rédempteur, en venant joindre la souffrance et la peine des membres aux souffrances et à la passion du Chef » (58).

(58) Chanoine P. GLORIEUX, *Ars Artium, aux aumôniers jocistes*, p. 66.

CHAPITRE II

LA MISE EN ŒUVRE DE LA CONCEPTION CHRÉTIENNE PAR LA J.O.C. (1)

« La J.O.C. est un mouvement... Elle travaille en pleine vie ».

Avant-propos du Programme Général.

Il serait permis de rester sceptique sur la valeur de la conception chrétienne du travail que nous venons d'exposer, sur sa possibilité à satisfaire les désirs justement exprimés par la psychologie ouvrière, et cela, à l'heure actuelle, dans les conditions présentes de la vie de travail, si nous n'avions sous les yeux ce que François MAURIAC appelle « Le miracle de la J.O.C. » « miraculeux épanouissement d'une jeunesse ouvrière chrétienne au sein de notre prolétariat presque entièrement marxiste.

(1) Après le Congrès du X^e anniversaire de la J.O.C. en France, qui s'est déroulé à Paris du 15 au 19 juillet 1937, la fête nocturne du travail (17 juillet), la grand'messe et la grande Assemblée jubilaire (18 juillet) au Parc des Princes, il semble presque superflu de donner la signification de ces trois lettres: J.O.C., Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Nous disons bien : *miraculeux*. Ces jeunes ouvriers s'avancent à contre courant : ils disent non aux idéologies triomphantes, non à leur intérêts matériels, à leurs passions de classes, à leurs passions tout court. Ils cèdent à une préférence de leur cœur, ils ont retrouvé la source perdue » (2).

PRINCIPES ET MÉTHODE

Dès sa fondation (3), la J.O.C. a compris que l'essentiel n'était pas d'exposer une doctrine, méthode trop souvent vouée à la stérilité, mais de faire entrer la conception chrétienne si profondément dans la vie qu'elle y devienne pour les jeunes travailleurs, lumière et force.

En effet, ce qui fait toute l'originalité de ce mouvement qui compte onze années d'existence en France, c'est qu'il est, avant tout, une *école de vie*. « Qu'est-ce que la J.O.C. camarade? Une organisation de défense? Un mouvement représentatif de la jeunesse ouvrière? Oui certes! Mais plus encore, la J.O.C. est une école de vie ». (La J. O. 2^e quinzaine de novembre 1933). C'est pourquoi il est difficile, presque impossible de parler de méthode jociste, de formule jociste; cela existe certes et bien des chapitres du Manuel

(2) Article de F. MAURIAC, *Sept.*, n^o spécial : « Le Christ et l'ouvrier » du 12 février 1937. Cf. également : *Temps Présent* du 14 févr. 1938, reproduisant une conférence de F. MAURIAC sur le même sujet.

(3) On peut dater le lancement définitif de la J.O.C. (en Belgique) de juillet 1924. En France la première réunion eut lieu à Clichy en octobre 1926 et le journal « *La Jeunesse ouvrière* » parut en janvier 1927. — Cf. : *Le Manuel de la J.O.C.*, II^e partie : Notes d'histoire, p. 27, et *Le Programme général de la J.O.C.*, IV^e partie, p. 154.

leur sont consacrés, mais les cadres, s'ils sont nécessaires maintenant, n'ont pas été imposés de l'extérieur et *a priori*. La vie ne se plie pas aux exigences préconçues, si logiques soient-elles.

« De méthode préconçue? Il n'y en a pas. Il n'y a pas un plan tracé d'avance, un cours logique, une série de leçons où les uns après les autres seraient examinés et exposés les divers aspects du travail selon la doctrine chrétienne. Rien de tel. Pour être fidèle à son but, qui est de former les jeunes dans leur vie et par leur vie, — et pour elle aussi cela va sans dire — la J.O.C. se doit d'être continuellement à l'affût, en contact avec les réalités quotidiennes, de partir d'elles pour faire à propos de tout, et selon que les circonstances l'exigent, cette œuvre de formation intégrale et intégralement chrétienne. Et peut-être la réussite dont on a pu mesurer l'ampleur et la portée est-elle la meilleure approbation, la preuve, par les faits, de la valeur des méthodes jocistes » (4).

La J.O.C. puise également sa force de conquête et de développement dans son *humanisme foncier*, en donnant à ce terme la signification profonde qu'il doit avoir. La J.O.C. apprend à ses membres que leur christianisme pour être vivant et source intérieure d'énergie et de rayonnement apostolique doit s'appuyer sur l'homme concret, s'ils sont ouvriers, sur ce qu'ils ont d'ouvrier, car ils le sont par toutes les fibres de leur être. Dieu ne veut pas que l'on se mutile d'une

(4) P. GLORIEUX. *Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail*. (La Vie Spirituelle, 1^{er} septembre 1937, p. 204).

partie de soi-même pour le servir : « Ils (les jeunes ouvriers) peuvent, malgré tout, être des *saints dans les trains, en route vers le travail, pendant le jour, à l'atelier, et à l'usine, et, parfois, la nuit, au fond de la fosse, ou à la lueur des hauts-fourneaux* » (5).

La J.O.C., — ses fondateurs et ses dirigeants — a compris le rôle primordial du *milieu*. Ce fut le point de départ, c'est encore à l'heure actuelle l'idée essentielle qui gouverne et dirige toutes les activités. « Apostolat du milieu, c'est-à-dire du milieu naturel, homogène, en même temps que milieu journalier, habituel : celui qui compose la vie concrète, à l'atelier, au bureau, à l'usine, dans le quartier, sur le terrain de jeux ou dans les loisirs, où partout s'exerce la pression collective du même métier, des mêmes aspirations, des mêmes servitudes, des mêmes façons de sentir et de penser » (6). Pendant de longues années, au cours du XIX^e siècle et au début du XX^e, — sans vouloir minimiser les efforts et leurs résultats réels — on s'est contenté pour protéger le christianisme de quelques privilégiés plongés dans une ambiance contraire, de les sortir de ce milieu qui était cependant le leur, de les vouer ainsi à un « christianisme désincarné, c'est-à-dire à la lettre sans incarnation, abandonnant à sa misère la masse damnée et honnie du prolétariat paganisé [...] Comme si la vie chrétienne était hétérogène au contenu laborieux de leur vie humaine et ne pouvait subsister qu'en se

(5) *Programme général de la J.O.C.* (1936), p. 58.

(6) M.-D. CHENU, O. P. *Dimension nouvelle de la chrétienté*. (Vie Intellectuelle du 25 décembre 1937, p. 337).

barricadant contre ce labeur, incapable de rédemption et de joyeuse sainteté » (7).

Toutes ces idées générales que nous venons de rappeler se concrétisent et s'unifient dans la *méthode des enquêtes et des cercles d'études*.

« Et puisqu'il s'agit d'une éducation et d'une rechristianisation à opérer, non plus sur les bancs de l'école, mais en pleine vie, ce sera une éducation à faire dans le concret, en écartant tout ce qui ne serait que livresque, verbal, artificiel » (8).

Il s'agit, en effet, non pas de compléter uniquement l'instruction du jeune travailleur — dans la mesure où cela sera nécessaire on y veillera — mais de lui apprendre à *voir*, à se rendre compte des faits de la vie ouvrière.

« On demandera au jeune ouvrier d'ouvrir les yeux, non sur des sujets mondiaux qui échappent à son rayon visuel et à son horizon, mais sur les êtres et les choses qui l'entourent, sur ce qui est à la portée de son regard, sur les faits eux-mêmes, sur les situations qui composent « sa » vie, la vie de son milieu (conversations entendues, exemples vus, camarades rencontrés, livres et journaux lus, spectacles auxquels on assiste), tous ces faits qu'il connaît, qui sont de sa compétence, sur lesquels il pourra apprendre à porter une appréciation motivée, et, en exerçant, à cette occasion, ses facultés de raisonnement et de jugement, former son intelligence, en prenant peu à peu conscience de sa force » (9).

(7) *Id.*, p. 338.

(8) P. BAYART, Une pédagogie sociale: l'action catholique spécialisée. *Cours à la Semaine sociale de Nice*, 1934. Compte rendu, p. 268.

(9) *Id.*

Et ceci est vrai du plus simple et plus modeste cercle d'études paroissial comme de l'assemblée jubilaire du Congrès du X^e anniversaire. « Les camarades du haut de l'estrade vous parlaient des plus simples questions, les plus immédiates. Et il me semblait aussi que c'était là un des secrets de la force et de la vérité humaines de votre mouvement : qu'on ne s'y paye pas de mots ; qu'on n'y remue pas les grands problèmes creux de la politique à nigauds. C'est de la vie quotidienne des travailleurs que vous avez compris qu'il fallait vous occuper d'abord » (10).

Il ne faudrait pas s'y tromper, malgré la simplicité apparente de la formule d'enquête (le chanoine CARDIJN avoue lui-même qu'il a tâtonné près de dix ans avant de découvrir cette formule) les jeunes ouvriers auront besoin le plus souvent d'une formation pour apprendre à voir et à juger les faits qui les entourent. Ils « peuvent bien se trouver enveloppés par un réseau de faits navrants ; ils peuvent même en être atteints durement dans leur corps ou leur âme ; ils n'ont, en règle générale, jamais pensé à les remarquer » (11).

Cela était tellement naturel que cela paraissait normal.

Cette prise de contact avec les circonstances extérieures : milieu de travail, conditions d'exécution, salaire, c'est une première étape, primordiale et nécessaire pour *juger*. En effet, « très souvent, pour ne

(10) R. SCHWOB. *Le peuple ressuscité. Salut à la J.O.C.* (Etudes, août 1937, p. 306).

(11) L. BERNE. *L'élan spirituel en monde ouvrier.* (Etudes 5 juin 1937, p. 583).

pas dire toujours, ce sont les enquêtes sur la vie de travail et les conditions dans lesquelles se trouvent plongés les jeunes qui ont fourni la première occasion d'exposer ce qu'on pourrait appeler « les exigences chrétiennes » [...] Or, les enquêtes faites par les jeunes travailleurs, c'est-à-dire plus simplement les constatations qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire sur les conditions mêmes de leur vie et l'organisation du monde du travail, ne se bornent pas à apporter des faits dont beaucoup sont navrants; elles ne sont pas simplement matière à récrimination ou à plaintes. Elles sont les éléments sur lesquels en commun, mais chrétiennement, on portera un jugement. La situation est telle. Voyons-la clairement. Sans généraliser indûment, car ce serait injuste. Sans condamner personne, car les intentions nous échappent, et bien des excuses parfois pourraient être apportées. Que pense l'Eglise de cette situation, de ces faits? Que doivent penser des chrétiens? de tels et tels salaires insuffisants? de telles conditions matérielles de travail? de telles scènes d'immoralité? Est-ce admissible ou est-ce mal? Et pourquoi? » (12).

De cet examen objectif des conditions de travail par la méthode des enquêtes et des cercles d'études, le jociste sera conduit à conclure à la nécessité de les améliorer pour créer une *ambiance chrétienne du travail*.

Des exigences chrétiennes en matière de travail le passage se fait aisément et tout naturellement jusqu'à

(12) P. GLORIEUX. *Le mouvement jociste et la mystique chrétienne du travail*. (Vie Spirituelle, 1^{er} septembre 1937, p. 205 et p. 206).

la notion même de celui-ci et aux devoirs du travailleur ; comme il est parti des conditions actuelles du travail, le jociste n'a jamais l'impression de discuter dans l'abstrait, de préconiser des mesures pour un monde chimérique et lointain ; sans difficulté, insensiblement, on arrive à l'enseignement positif donné à tous dans les cercles d'études et par la voie du journal : *La Jeunesse ouvrière* (13) à laquelle nous allons nous reporter fréquemment pour traduire aussi fidèlement que possible le message jociste.

LEÇONS QUI S'EN DÉGAGENT

Malgré les difficultés et les conditions pénibles du travail, malgré les mauvais exemples et les occasions de chutes, la J.O.C. va portant bien haut son cri : « *Sois fier ouvrier* ». « Fier de quoi ? Est-on tenté de dire : lorsque pendant des semaines et des semaines on passe dans un bain de pétrole des petites pièces dont on ne sait pas seulement le nom, pas plus qu'on ne sait le pourquoi de ce travail ? » (14).

Et cependant, au jeune ouvrier qui a peut-être envié des jeunes de son âge, plus favorisés, son journal ose lui dire : « Soyons fiers de nos mains calleuses... [...] Tu as donc ta place dans le monde et cette place, il est juste qu'elle soit occupée par toi avec fierté.

C'est par ton travail que tu te révèles un homme doué d'intelligence, de volonté, d'énergie. [...] Notre

(13) *La Jeunesse ouvrière* paraît deux fois par mois.

(14) *Notre Vie Ouvrière*, mai 1936, premier organe mensuel de la L.O.C. (Ligue ouvrière chrétienne). Il a été remplacé par : *Monde Ouvrier*, journal hebdomadaire.

monde semble avoir oublié la grandeur du travail manuel ! Donne-lui la leçon de ta fierté ouvrière. Chaque être humain a sa place dans la société. La tienne est belle. Il t'appartient de le prouver chaque jour par ton travail » (15).

« Fierté du bel ouvrage!... des mots tout cela ! Des mots qui ne recouvrent aucune réalité moderne et qui semblent résonner seulement comme un écho du passé !

A écouter les confidences de beaucoup de nos camarades, on serait bien vite tenté de croire à l'exactitude de cette affirmation.

Comme elles rendent en effet un son désabusé les paroles que nous recueillons parfois sur les lèvres des jeunes travailleurs quand nous les interrogeons sur leur *métier* ».

Il est possible néanmoins de redonner de l'intérêt au travail, continue cet article « à condition toutefois que nous sachions voir dans notre travail le moyen d'affermir notre caractère et de développer notre intelligence.

Par conséquent ne nous laissons pas transformer en automates par l'usine » (16).

A la J.O.C. « travailler c'est agir en homme capable de penser et de vouloir » (17). Le vrai travailleur « met son point d'honneur à faire de son travail un acte pleinement humain. Il y participe non seulement d'une manière purement physique s'il remplit une occupation manuelle, ou routinière s'il est employé

(15) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine de décembre 1932.

(16) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine de janvier 1937.

(17) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine de juillet 1934.

de bureau; mais en présence de la moindre constatation, il l'approfondit, profitant ainsi des multiples occasions offertes chaque jour de s'instruire à la grande école de la vie. La tâche qu'il accomplit devient dès lors sa propre tâche et la comprenant, il l'aime. [...] Le travail c'est notre vie! Il ne faut pas que le rôle de l'homme dans le travail soit celui d'un être sans intelligence » (18).

Bien entendu, pour qu'il en soit ainsi, il faudra que certaines conditions du travail soient modifiées pour rendre le travail plus humain; d'ailleurs, la J.O.C. veut être aussi un organe représentatif de la jeunesse salariée; et ses dirigeants attachent beaucoup d'importance à ce point: ils tiennent à ce que les jeunes ouvriers ne restent pas passifs devant les conditions de leur vie, car il n'y aurait plus de moyen d'action sur eux.

« Nous aimons notre rude vie ouvrière mais à condition qu'elle soit humaine et libre et que nous n'ayons pas à en rougir. Et c'est justement parce que nous voulons être des « as » dans le travail consciencieux et dans le dévouement à nos frères que nous serons parfois obligés de défendre énergiquement nos droits » (19).

Et si les conditions de la vie ouvrière peuvent être améliorées dans un sens plus humain, le jeune ouvrier connaîtra alors la joie au travail à laquelle il a droit et à laquelle il aspire de toutes ses forces. Pour recréer cette atmosphère joyeuse et saine, la J.O.C.

(18) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine de mars 1933.

(19) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine d'octobre 1929.

ne veut rien bouleverser, ni transformer radicalement ; « le machinisme, le jocisme ne l'anathématise pas..., le jocisme n'anathématise rien... » (20).

Fierté et dignité du travailleur, joie au travail ont une source commune, idée de base dans la formation jociste et qui fut le thème central de la fête de nuit du Congrès jubilaire de Paris : la place éminente du travail manuel dans la *collaboration de tous pour la construction de la cité*. A la lumière des torches, en cette nuit du 17 juillet 1937 au Parc des Princes c'est le défilé de tous les corps de métier : « Ils signifiaient le travail utile de tous les métiers qui, pour une part plus ou moins grande, concourent à la construction de la cité » (21).

Puisqu'il est utile à la société, le jeune ouvrier ne doit pas trahir la confiance que l'on a placée en lui. « A la fin de sa journée il peut se dire que grâce à lui, il y a dans le monde plus de bien-être, il a créé du neuf : un produit est vraiment sorti de ses mains. [...] Ou bien il a rendu un service. Grâce à lui, le travail a été possible. [...] »

Des produits ou des services voilà le résultat du labeur du jociste... Voilà de quoi il est fier » (22).

« Mais il nous faut être justes.

Regardant le problème dans sa totalité nous devons convenir que nous aussi, ouvriers, nous avons en cer-

(20) L. BERNE, Le Congrès jubilaire de la J.O.C. *Dossiers de l'Action Populaire*, 15 août 1937, p. 1621.

(21) P. GLORIEUX, article cité. *Vie Spirituelle* du 1^{er} septembre 1937, p. 194.

(22) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine de janvier 1932.

tains cas à modifier notre attitude, à changer notre manière de travailler et à nous acquitter de nos responsabilités ouvrières. [...]

C'est donc en hommes que nous devons agir et dans notre travail nous le manifesterons en y apportant tout notre goût et toute notre conscience professionnelle. Des nouvelles lois sociales modifient notre législation ouvrière et nous amènent un peu plus de justice. A notre tour soyons justes en nous acquittant de notre travail comme il convient » (23).

« Pour l'avenir et le bonheur de la classe ouvrière, il importe de former des ouvriers consciencieux, fiers de leur condition et de leur ouvrage » (24).

Car, « la conscience professionnelle est une force sagement révolutionnaire [...]. Il importe que dès maintenant dans notre travail journalier nous fassions montre de conscience, c'est-à-dire d'exactitude, d'attention, de loyauté, d'économie.

Disons et répétons partout qu'en gâchant sa besogne journalière l'on s'habitue insensiblement à gâcher toutes les autres actions de sa vie, l'on se déforme le cœur, l'on abdique tout sentiment de dignité » (25).

Pour saisir la portée de tels articles sur la beauté et l'obligation d'une telle attitude — « La conscience professionnelle n'est pas un article de luxe » — il faut bien se rendre compte que ce sont là de véritables révélations pour la plupart des jeunes ouvriers, que trop souvent les exemples de leurs aînés entraîne-

(23) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine de février 1937.

(24) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine d'octobre 1933.

(25) *Notre Vie Ouvrière*, décembre 1936.

raient sur une voie tout opposée. « Ce n'est pas la peine de faire des recherches approfondies pour constater que de nos jours, la conscience professionnelle semble avoir disparu. Bien plus, elle apparaît aux yeux de beaucoup comme quelque chose d'impossible, d'extraordinaire; tandis que le manque de conscience professionnelle passe pour être très normal.

Dans beaucoup de milieux de travail, on ne s'aperçoit même plus qu'on manque de conscience professionnelle » (26).

Ce qui fait la force du jeune jociste pour entreprendre une pareille tâche, pour travailler ainsi à contre-courant, c'est qu'il sait qu'il n'est pas seul. « Le travail est *l'école de la solidarité* la plus complète et la plus attachante. Ensemble nous faisons le bloc de toutes nos énergies et c'est de la somme des efforts de chacun que naît l'œuvre commune » (27). « Qui que nous soyons: ouvriers qualifiés, employés, manœuvres... nous devons nous mieux connaître, afin de nous mieux comprendre et pour nous mieux aimer.

Il faut que nous nous sentions solidaires les uns des autres » (28).

Mais la J.O.C., et ceci découle naturellement de notre dernière constatation sur la profondeur de ce sentiment de fraternité ouvrière, n'agit pas ainsi sans un véritable « *idéal de conquête* ».

(26) Rapport communiqué par la J.O.C.F.

(27) *Le Monde Ouvrier*, 12 juin 1937.

(28) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine de janvier 1933.

« Soyons fiers, soyons purs, soyons dignes; qu'en chacun de nous s'opère le relèvement de la classe ouvrière!

Voilà le mot d'ordre que chaque jociste à l'ambition d'appliquer dans sa vie.

Il est incontestable que l'influence dans le monde du travail de cette magnifique phalange de jeunes travailleurs jocistes se fait déjà sentir [...]. Des milliers de jeunes veulent que le travail ne soit plus une corvée, un boulet à traîner, mais l'objet de notre fierté et notre titre de noblesse » (29).

« Sans doute — nous le répétons encore — il faudra qu'interviennent et sur le plan national, et sur le plan international et sur le terrain économique, des réformes, ententes, transformations profondes, mais tout cela ne « révolutionnera » le monde que si cela s'accompagne d'une « révolution » dans les âmes.

Voilà la vraie « révolution », celle que nous voulons, celle que nous sommes.

Quand? comment? mais tous les jours, partout où nous sommes... Nous ne poussons ni cris de haine, ni appels à la révolte, à la violence. Mais nous vivons une vie nouvelle qui s'épanouit en pleine lumière, et qui rayonne dans nos usines, dans nos ateliers, nos bureaux. Par nous, entre nous, pour nous, jeunes travailleurs, sur des fondations vieilles de vingt siècles et que rien n'a encore pu ébranler, nous construisons — non pas demain — mais aujourd'hui une société nouvelle » (30).

(29) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine de décembre 1935.

(30) *La Jeunesse Ouvrière*, 1^{re} quinzaine de juillet 1935.

Quel est donc le fondement de cette société nouvelle, quel esprit l'anime, lui permettant de réaliser le « miracle permanent » de son existence?

La J.O.C. l'a découvert dans le *sens chrétien du travail*, car elle n'a pas craint d'ouvrir aux jeunes ouvriers des perspectives qui, jusque-là, leur étaient restées fermées: les « forces morales qu'apporte le christianisme et qui — bien comprises — ont épanoui tant de cœurs! [...].

Le christianisme authentique, le vrai, est la doctrine la plus large et la plus universelle... il appelle en haut les choses d'en-bas, comme il invite Dieu à descendre » (31).

Cette cité terrestre que tous ont contribué à élever n'est que le prélude de cette *cité céleste* à la construction de laquelle, avec le Christ, tous collaborent.

« Tous et chacun à sa place, ils peuvent se dire qu'avec le Christ ils collaborent.

« ... Ils construisent avec Lui la cité céleste » (32).

Les exemples de la vie journalière des jocistes (33) nous obligent à chercher encore plus loin et plus haut le secret intime de la force de ce mouvement.

« Si les organisations ouvrières parvenaient à écarter d'un seul coup, les obstacles matériels qui nous empêchent de travailler avec entrain, tu sens bien, camarade, que les fatigues et les lassitudes de la vie

(31) *La Jeunesse Ouvrière*, septembre 1932.

(32) Chœur parlé à la fête de nuit du Congrès jubilaire (17 juillet 1937).

(33) Cf. L. BERNE. *L'Elan spirituel en monde ouvrier*. (Etudes des 5 et 20 juin 1937, p. 577 et 746).

risqueraient fort, malgré tout, d'éteindre en ton âme, la joyeuse flamme de tes efforts créateurs.

Le travail n'est pas un jeu facile. Il demande toute ton énergie, l'application constante de ton intelligence et de ta volonté. Et la peine qu'il te coûte te semble parfois lourde à supporter, même lorsque tu œuvres librement, sans contrainte.

Faut-il donc renoncer à travailler dans la lumière? Non pas...

Cette peine que rien ne pourra jamais supprimer, nous t'apprendrons à la J.O.C. à la transformer en une joie profonde [...].

Entraînés par l'idéal du Christ, nous exalterons en nous le sentiment de la fierté du travailleur.

Nous sommes fiers d'être ouvriers!

Les souffrances de nos métiers, nous savons qu'elles ne sont pas d'inutiles sacrifices!

Pour nous jocistes la peine quotidienne de notre labeur nous associe à l'œuvre de Rénovation du Charpentier de Nazareth et notre travail de l'usine chante l'effort tenace et généreux d'une jeunesse ouvrière qui veut mettre entre tous ses membres plus de fraternité et plus de joie » (34).

« La peine attachée à notre travail [...] prend une valeur de rédemption. Le Christ ne l'a pas supprimée mais Il en a fait un instrument de sanctification, une source de mérites » (35).

Au jociste qui risquerait de voir son horizon fermé par les difficultés qu'il rencontre au cours de sa jour-

(34) *La Jeunesse Ouvrière*, 2^e quinzaine de novembre 1933.

(35) *Equipe Ouvrière*, juin 1934.

née, la valeur de rachat de son travail pour lui et pour ses frères, ouvre des perspectives immenses et combien exaltantes. Aussi, est-ce du fond du cœur qu'il peut, chaque matin, adresser à Dieu cette prière :

QUE MA PEINE D'AUJOURD'HUI
CHRIST
COMME VOTRE SACRIFICE
SERVE A LA LIBÉRATION
DE TOUS MES FRÈRES

CONCLUSION

Si nous avons borné notre étude de la mise en œuvre de la conception chrétienne du travail à la J.O.C., cela ne signifie pas, à nos yeux, que ce mouvement soit à l'heure actuelle une exception dans ce sens. Certes lors de sa création, ses principes de base furent une innovation; mais la continuité et le développement prodigieux de ce mouvement malgré les obstacles qui menaçaient de l'entraver est une preuve de sa valeur profonde, c'est ce qui motiva notre choix.

Par la force des choses, les catholiques sociaux de la seconde moitié du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ont, tout d'abord, concentré leurs efforts sur les revendications qui se révélaient urgentes et nécessaires: réduction des heures de la journée de travail, repos hebdomadaire, congés annuels payés, contrats collectifs... A l'heure présente, on peut dire que c'est chose acquise sur la plupart des points importants. Aussi la majorité des catholiques sociaux s'oriente-t-elle maintenant vers une vue plénière de la conception chrétienne du travail, prouvant ainsi que cette conception est capable de renouveler l'atmosphère de la vie de travail, et c'est bien là l'essentiel.

Dans la pratique, les syndicats chrétiens s'efforcent et s'efforceront toujours d'obtenir gain de cause sur

le plan des revendications. Il est normal, indispensable même qu'il en soit ainsi. Mais les études théoriques quittent cette voie pour s'intéresser aux questions d'ordre général qui, si elles sont envisagées d'un point de vue chrétien, transformeront plus radicalement la manière de voir et de juger. Nous n'en voulons pour preuve que le choix des sujets mis à l'étude au cours des *Semaines Sociales* de ces dernières années : l'éducation, le corporatisme, la civilisation, la personne humaine.

Le champ ouvert à la doctrine sociale catholique s'élargit ainsi considérablement. En sortant des cadres étroits des revendications positives, son domaine de recherches s'ouvre sur des horizons nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTOINE (Ch.). — Cours d'économie sociale. Paris, Alcan, 1921 (6^e édition).
- ARON (R.) et DANDIEU (A.). — La révolution nécessaire. Paris, B. Grasset, 1933.
- BÉCHAUX (A.). — Les écoles socialistes. Paris, Alcan, 1912.
- BERGSON (H.). — L'évolution créatrice. Paris, Alcan, 1937 (44^e édition).
- BERTH (E.). — Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence ». Paris, Rivière, 1932.
- BORNE (E.) et HENRY (F.). — Le travail et l'homme. Paris, Desclée de Brouwer, 1937.
- BOUDET (M.-A.). — La semaine de quarante heures. *Thèse de droit*, Lyon, 1935.
- BOURGIN (H.). — Fourier; Contribution à l'étude du socialisme français. *Thèse de lettres*, Paris, 1905 (Rieder).
- BRANTS (V.). — Les grandes lignes de l'économie politique. Paris, Gabalda, 1913.
- BRIEFS (D^r Goetz). — Le prolétariat industriel. Traduction de Y. Simon; préface de J. Maritain. Paris, Desclée de Brouwer, 1936.
- BROCARD (L.). — Les conditions générales de l'activité économique. Paris, Sirey, 1934.
- CAVALLERA (F.). — Précis de la doctrine sociale catholique. Paris, Spes, 1931 (1^{re} édition).
- CHÉNON (E.). — Le rôle social de l'Eglise. Paris, Bloud et Gay, 1921.
- Code social*. — Esquisse d'une synthèse sociale catholique. Paris, Spes, 1934 (2^e édition).

- DANIEL-ROPS. — Le monde sans âme. Paris, Plon et Nourrit, 1932.
- Eléments de notre destin. Paris, Spes, 1934.
- La misère et nous. Paris, B. Grasset, 1935.
- DUBOIN (J.). — La grande relève des hommes par la machine. Paris, Les éditions nouvelles, 1932.
- DUBREUIL (H.). — La république industrielle. Paris, Bibliothèque d'éducation, 1921.
- Standards. Le travail américain vu par un ouvrier français. Paris, B. Grasset, 1929.
- Nouveaux standards. Comment on gagne sa vie aux Etats-Unis ; quelle y est l'existence de l'homme moyen. Paris, B. Grasset, 1931.
- Employeurs et salariés en France. Préface de C. Bouglé. Paris, Alcan, 1934.
- A chacun sa chance. L'organisation du travail fondée sur la liberté. Paris, B. Grasset, 1935.
- DUPLAN (J.-L.). — Sa Majesté la machine. Paris, Payot, 1930.
- DUTHOIT (E.). — L'économie au service de l'homme. Paris, Flammarion, 1932.
- EBLÉ (M.). — Les écoles catholiques d'économie politique et sociale en France. *Thèse de droit*, Paris, 1904-1905.
- FALLON (V.). — Principes d'économie sociale. Louvain, Museum Lessianum, 1929 (4^e édition).
- FOLLIET (J.). — Morale sociale. Paris, Bloud et Gay, 1937 (2 vol.).
- FORD (H.) et CROWTHER (S.). — Aujourd'hui et demain. Traduit de l'anglais par L. Alaux et P. Hollard. Paris, Payot, 1926.
- FORD (H.). — Ma vie et mon œuvre. Préface de M. V. Cambon. Paris, Payot, 1925.
- FRIEDMANN (G.). — La crise du progrès. Paris, Gallimard, 1936.
- GARRIC (R.). — Belleville. Paris, B. Grasset, 1928.
- GIDE (Ch.) et RIST (Ch.). — Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates jusqu'à nos jours. Paris, Sirey, 1926 (5^e édition).

- GLORIEUX (Chanoine P.). — *Ars artium*, pour les aumôniers jocistes. Paris, Librairie de la J.O.C., 1936.
- GODIN. — *Solutions sociales*. Paris, A. Le Chevalier, 1871.
- GONNARD (R.). — *Histoire des doctrines économiques*. Paris, Valois, 1930.
- GUERRY (E.). — *L'action catholique. Textes pontificaux classés et commentés*. Paris, Desclée de Brouwer, 1936.
- GUITTON (P.). — *Le travail attrayant. Thèse de droit*, Rennes, 1935.
- HAESSELE (J.). — *Le travail*. Traduit de l'allemand par E. Borne et P. Linn. Paris, Desclée de Brouwer, 1933.
- KAUTSKY (K.). — *La révolution sociale*. Paris, Rivière, 1921.
- LAMIRAND (G.). — *Le rôle social de l'ingénieur. Scènes de la vie d'usine*. Paris, Editions de la revue des Jeunes, 1932.
- LE PLAY (F.). — *L'organisation du travail selon la coutume des ateliers et la loi du Décalogue*. Tours, Mame, 1888.
- LIESSE (A.). — *Le travail aux points de vue scientifique, industriel et social*. Paris, Guillaumin, 1899.
- LOMBROSO (G.). — *La rançon du machinisme*. Paris, Payot, 1931.
- LOUIS (P.). — *Histoire de la classe ouvrière en France, de la Révolution à nos jours*. Paris, Rivière, 1927.
- MALCOR (M.). — *Au delà du machinisme*. Paris, Desclée de Brouwer, 1937.
- MAN (H. de). — *Au delà du marxisme*. Paris, Alcan, 1929.
- *La joie au travail. Enquête basée sur des témoignages d'ouvriers et d'employés*. Paris, Alcan, 1930.
- *L'idée socialiste, suivi du Plan de travail; traduit de l'allemand par H. Corbin et A. Kojevnikov*. Paris, B. Grasset, 1935.
- Manuel de la J.O.C.* — Paris, Editions de la J.O.C., 1930.
- MARX (K.). — *Le capital. Critique de l'économie politique*. Traduit par J. Borchardt et H. Vanderrydt. Paris, Girard et Brière, 1900-1902 (3 vol.).
- MOLINARI (de). — *Cours d'économie politique* (2 vol.). Paris, Guillaumin, 1863 (2^e édition).

- MONICAT (P.). — Contribution à l'étude du mouvement social chrétien au XIX^e siècle. *Thèse de droit*, Dijon, 1897-98.
- MOUNIER (E.). — Manifeste au service du personnalisme. Paris, Editions Montaigne, 1936.
- NEUFVILLE (A. de). — Le mouvement social protestant en France depuis 1880. *Thèse de droit*, Paris, 1927.
- PETIT (G.). — La durée du travail dans le commerce et l'industrie. *Thèse de droit*, Paris, 1920.
- PHILIP (A.). — Henri de Man et la crise doctrinale du socialisme. Paris, Gamber, 1928.
- PIROU (G.). — Les doctrines économiques en France depuis 1870. Paris, A. Colin, 1930 (2^e édition).
- La crise du capitalisme. Paris, Sirey, 1936 (2^e édition).
- Plan (le) de la C.F.T.C.* — Paris, Spes, 1936.
- POUSSIN (M.). — Education populaire et socialisme. Paris, Spes, 1934.
- Routes nouvelles. Humanités ouvrières. Paris, Spes, 1934.
- Programme général de la J.O.C.* — Paris, Editions de la J.O.C., 1936.
- Proudhon et notre temps. — Par divers auteurs « amis de Proudhon ». Paris, Chiron, 1920.
- RÉNARD O.P. (G.). — L'Eglise et la question sociale. Paris, Editions du Cerf, 1937.
- ROMIER (L.). — Si le capitalisme disparaissait. Paris, Hachette, 1933.
- RUTTEN O.P. (C.-G.). — La doctrine sociale de l'Eglise et le texte des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo anno*. Paris, Editions du Cerf, 1932.
- SADRIN (J.). — Les aspects sociaux de la rationalisation économiques. *Thèse de droit*, Paris, 1929.
- SÉE (H.). — Esquisse d'une histoire économique et sociale de la France, depuis les origines jusqu'à la guerre mondiale. Paris, Alcan, 1929.
- Les origines du capitalisme moderne. Paris, A. Colin, 1930.

Semaines sociales. — Comptes rendus annuels. Paris, Gabalda.

Notamment :

Amiens (1907), Principes de l'économie sociale chrétienne.

Bordeaux (1909), Protection du travail. Associations.

Saint-Etienne (1911), Le travail.

Metz (1919), Principes et action du catholicisme social.

Besançon (1929), Les nouvelles conditions de la vie industrielle.

Mulhouse (1931), La morale chrétienne et les affaires.

Nice (1934), Ordre social et éducation.

Angers (1935), L'organisation corporative.

Clermont-Ferrand (1937), La Personne humaine en péril.

SOMBART (W.). — Le bourgeois. Traduction de S. Tankélevitch. Paris, Payot, 1926.

— L'apogée du capitalisme (2 tomes). Traduction de S. Tankélevitch. Paris, Payot, 1932.

TARDE (G.). — Psychologie économique (2 tomes). Paris, Alcan, 1901.

THELLIER DE PONCHEVILLE. — L'Eglise sur le chantier social. Paris, Spes, 1935.

TILGHER (A.). — Le travail dans les mœurs et dans les doctrines. Traduction de E. Boubée et R. Maublanc. Paris, Alcan, 1931.

TURMANN (M.). — Le catholicisme social. Paris, Alcan, 1900.

VAN DER MEERECH (M.). — Quand les sirènes se taisent, Paris, Albin Michel, 1933.

— L'Elu. Paris, Albin Michel, 1937.

VIALATOUX (J.). — Philosophie économique. Etudes critiques sur le naturalisme. Paris, Desclée de Brouwer, 1933.

WILBOIS (J.). — La nouvelle organisation du travail. Paris, Bloud et Gay, 1937.

YOVANOVITCH (D.). — Le rendement optimum du travail ouvrier. *Thèse de lettres*, Paris, 1930 (Payot).

REVUES

Cahiers (les) d'Action religieuse et sociale. Paris, Spes.
Chronique (la) sociale de France. Lyon, 16 rue du Plat.
Dossiers (les) de l'Action populaire. Paris, Spes.
Esprit, revue internationale. Paris.
Etudes (les), revue catholique d'intérêt général. Paris.
Informations sociales. Genève, B.I.T.
Jeunesse (la) ouvrière. Paris (J.O.C.).
Monde (le) ouvrier. Paris (L.O.C.).
Revue d'économie politique. Paris, Sirey.
Revue des Jeunes. Paris, Editions du Cerf.
Revue économique internationale. Paris, Alcan.
Revue internationale du travail. Genève, B.I.T.
Vie (la) intellectuelle. Paris, Editions du Cerf.

VU:

Nancy, le 13 mai 1938.
Le Président de la Thèse,
FR. DE MENTHON.

VU:

Nancy, le 15 mai 1938.
Le Doyen de la Faculté de Droit,
F. SENN.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER:

Nancy, le 18 mai 1938.
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
L. BRUNTZ.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — <i>Essai de psychologie ouvrière</i>	5
--	---

PREMIÈRE PARTIE

L'INSUFFISANCE PSYCHOLOGIQUE DES CONCEPTIONS MATÉRIALISTES DU TRAVAIL

CHAPITRE PREMIER. — <i>Le travail serait un mal en soi</i> ..	31
---	----

Dans l'antiquité	32
L'école libérale	35
La grande entreprise.....	37
Deux exemples	40
Conclusion	47

CHAPITRE II. — <i>Le travail serait à lui-même sa propre fin</i>	49
--	----

Bases doctrinales et philosophiques.....	50
Valeur éducative du travail.....	57
Le travail, source de joie.....	59
Noblesse du travail	62
Conclusion	65

DEUXIÈME PARTIE

L'APPORT PSYCHOLOGIQUE
DE LA CONCEPTION CHRÉTIENNE DU TRAVAIL

CHAPITRE PREMIER. — <i>Le sens chrétien du travail</i>	75
§ 1. Rappel historique	75
§ 2. Le sens humain et social du travail.....	85
§ 3. Le sens divin du travail	99
CHAPITRE II. — <i>La mise en œuvre de la conception chrétienne par la J.O.C.</i>	109
Principes et méthode.....	110
Leçons qui s'en dégagent.....	116
CONCLUSION	127
BIBLIOGRAPHIE	129
